Annie-Marguerite ARCANGIOLI

LE SIGNE DE L'ANGE

Récit

A la tombée de la nuit une jeune fille escalade le mur du cimetière pour “rendre visite à son amoureux”.

Nous sommes en juin 1944, dans un petit village de Corrèze. Les troupes allemandes occupent le pays et les accrochages meurtriers avec les résistants sont fréquents.

Trois hommes marchent sur une route de campagne. L’un deux est en possession d’un révolver. A la sortie d’un tournant, ils se trouvent face à face avec un petit groupe d’Allemands. La rencontre tourne au drame. L’un des hommes prend peur et saute dans le fossé pour gagner les bois. Ses compagnons l’imitent, poursuivis par les Allemands qui leur tirent dessus.

Deux d’entre eux parviennent à fuir, le troisième est abattu alors qu’il traverse un champ de blé à la lisière des bois.

Son corps, retrouvé deux jours plus tard, montre que la balle qui l’a fauché n’est pas la seule responsable de l’état dans lequel on le découvre.

Mouloudji chantait “le myosotis et puis la rose, ce sont des fleurs qui disent quelque chose, mais pour aimer les coquelicots et n’aimer que ça faut être idiot. T’as peut-être raison seulement voilà, quand je t’aurai dit tu comprendras”. Dans notre histoire ça s’est passé comme dans la chanson. Ma mère a toujours aimé les coquelicots, quand j’étais enfant, j’en faisais des bouquets. Par la suite, j’ai essayé en vain de les acclimater dans mon jardin.

Jean-François Mauriange
Officier F.T.P.F
Tué en combat par les Nazis
le 9 juin 1944.

C’est l’inscription qui a été tracée sur une plaque commémorative récente dressée en bordure du champ de blé. Une première plaque avait été posée à la lisière du bois, en haut du champ. Seuls les gens au courant de cet événement pouvaient la découvrir. Ma mère m’a emmenée avec elle, à plusieurs reprises, pour y déposer un bouquet de fleurs des champs. Plus tard, je me souviens y avoir été seule. Je me demande si elle est toujours là.

Jean-François Mauriange, âgé de vingt-six ans, était marié. Il était charpentier.

Ma mère avait dix-sept ans. Elle a été dans l’obligation de cacher son chagrin, de faire face à ce deuil, seule. Un destin de clandestinité se mettait en oeuvre.

Il convient d’ajouter que ce deuil entrait en résonance avec une autre perte intervenue quelques années plus tôt. Elle avait neuf ans. Un oncle et une tante auxquels elle était très attachée, ses “parents de coeur”, étaient morts dans des conditions tragiques. Son oncle, qui travaillait aux “chemins de fer”, était mort à cause d’une péritonite diagnostiquée trop tardivement. Quelques semaines plus tard sa tante, écrasée par le chagrin, s’était suicidée en se jetant dans la Sarsonne, une rivière qui coulait près de chez eux. Après s’être retrouvée orpheline des parents qu’elle s’était choisis, ma mère se retrouvait maintenant séparée à jamais du jeune homme qu’elle aimait. Ils avaient fait des projets d’avenir qui avaient été enterrés avec lui. Elle avait peut-être pensé mourir de chagrin, mais la vie continuait.

Quelques mois plus tard, un beau jeune homme descend du train qui relie le village à la ville la plus proche. Pour cette petite campagnarde, issue d’un milieu modeste, qui n’est jamais sortie de chez elle, il est auréolé d’un prestige qui le rend désirable. Il est beau, il vient pour faire des études au lycée agricole du village, il est parisien, il fait partie de la classe bourgeoise. Ma mère peut recommencer à rêver.

Une relation amoureuse s’ébauche. Il lui demande de “coucher avec elle” , il lui fait du chantage. Si elle ne veut pas, il va s’intéresser à une autre fille qui ne demande qu’à lui tomber dans les bras.

Nous sommes en février 1945, il neige, une étreinte rapide dans la campagne et me voilà en route pour venir au monde. C’était la première fois que ma mère faisait l’amour et ça a été la dernière fois avec lui.

Ce jeune homme, mon père biologique, s’appelle Vitu, ça ne s’invente pas.

Dans l'univers fantasmatique de ma mère, ce nom relance une question qui s'adresse à l'autre, celui qui est mort. Par un tour de passe-passe dont l'inconscient est coutumier, un nouvel être vivant allait peut-être remplacer un mort dont le deuil n'était pas encore fait.

Bien sûr, j'étais chargée de refaire de la vie, mais selon quelles modalités ? Quels étaient les projets inconscients de ma mère à mon sujet ? Je pouvais être la réincarnation de son amoureux défunt, l'enfant qu'elle n'avait pas eu le temps de faire avec lui, j'avais peut-être une mission de réparation voire de vengeance pour la tragédie qui s'était déroulée.

Ma mère a eu quelques difficultés à se rendre compte qu'elle était enceinte ; c'est en remarquant des manifestations physiques liées à la grossesse qu'une amie l'a alertée. Elle s'est alors retrouvée plongée dans un état de catastrophe. Cependant, elle espérait que le drame qui se préparait pourrait être évité. Le cauchemar allait peut-être se transformer en conte de fée. Seulement, dans la réalité, les princes n'épousent pas les bergères et les mésalliances, surtout à cette époque, sont soigneusement évitées.

Mon intérêt pour les mélodrames et les contes de fée a été durable. Aujourd'hui, les contes de fées continuent à retenir mon attention.

Le temps passait et ma mère a dû annoncer la nouvelle à sa mère. Il n'était pas question d'en parler à son père, il était cardiaque : "ça pourrait le tuer", avait dit ma grand-mère.

Xavier Vitu s'était procuré des comprimés pour la faire avorter. En fait, elle a eu une bonne diarrhée. Elle a aussi fait quelques sauts du haut d'un mur pour essayer de me décrocher, mais ça n'a pas marché.

Xavier avait informé sa mère de l'événement et celle-ci mettait en doute son éventuelle paternité. A cette époque, le père de Xavier était mort. Des discussions entre femmes eurent lieu. Le curé du village s'en mêla mais ni un mariage ni une reconnaissance en paternité ne furent sérieusement envisagés. Décidément, dans cette histoire ça manquait de pères, le seul qui était intervenu portait une soutane.

Certes, mon grand-père était cardiaque mais, à moins que ma mère ne fasse une fausse couche spontanée, il allait forcément apprendre la nouvelle un jour ou l'autre.

Ma grand-mère avait eu elle-même une enfant, Suzanne, avant de se marier. Mon grand-père l'avait reconnue comme si elle était sa fille, mais il ne l'aimait pas. Suzanne était le souffre-douleur, la bonniche de la famille. Il semble que seule ma mère l'aimait bien.

Jusqu'à la fin de sa vie ma grand-mère a refusé de dire à qui que ce soit qui était le père de Suzanne. Je l'ai interrogée à plusieurs reprises, mais rien à faire, elle répétait que c'était "quelqu'un de pas intéressant" mais n'en disait pas plus.

Sa propre mère était morte quand elle avait quinze ans et elle disait souvent que si sa mère avait vécu "ça ne se serait pas passé comme ça". A cette époque, elle rêvait d'être institutrice.

La grossesse de ma mère venait réveiller des souvenirs douloureux pour ma grand-mère. Je pense qu'elle n'osait pas en parler à son mari car elle redoutait les réflexions qu'il aurait pu faire. Elle a donc essayé de différer l'annonce de cette nouvelle sans tenir compte de l'état émotionnel de sa fille, de sa jeunesse et de sa fragilité.

Il était urgent d'éloigner ma mère, de la tenir hors de la vue de mon grand-père et des habitants du village. Sous le prétexte d'y trouver du travail, ma grand-mère envoya ma mère chez sa tante à Paris. Apparemment, mon grand-père en fut d'accord.

Dans le village ma grand-mère échappait à la honte d'avoir une fille non mariée qui se retrouvait enceinte. En l'éloignant, elle atténuait l'écho douloureux que produisait en elle l'état de ma mère. Mon grand-père pouvait rester provisoirement dans l'ignorance de cette grossesse.

Après un épisode amoureux tragique, vécu dans la clandestinité, c'est une maternité qui s'engageait sous les mêmes auspices.

L'éloignement décidé par ma grand-mère entraînait l'exclusion de ma mère de son milieu familial, sa marginalisation et une perte de repères d'un environnement affectif, social et géographique connu.

Ma mère arrive à Paris en juin 1945, elle est enceinte de quatre mois. Elle a dix-huit ans. Sa tante va se montrer bienveillante à son égard mais il n'en sera pas de même pour son oncle.

Quelques jours après son arrivée, elle se présente dans une usine pour se faire embaucher. C'est à cette occasion qu'elle rencontre une assistante sociale, qui lui dit que son état ne lui permet pas de faire un travail aussi pénible. Elle lui propose de venir faire quelques heures de ménage chez elle en attendant qu'elle lui trouve une place dans un foyer pour "filles-mères", où elle pourrait être accueillie dans des conditions acceptables.

L'assistante sociale est émue par la situation de détresse morale dans laquelle ma mère se trouve mais aussi par son courage. Elle s'implique personnellement pour mettre en place un projet où ma mère pourra trouver aide et protection. Malheureusement, les choses vont tourner autrement.

L'assistante sociale s'absente quelques jours de Paris. C'est à ce moment-là que l'oncle de ma mère lui propose un marché.

Il travaille dans une clinique qui est le lieu d'un trafic un peu particulier. Des couples d'un milieu aisé, qui ne peuvent pas avoir d'enfant, achètent des nourrissons à des femmes qui y accouchent.

Si ma mère accepte de m'abandonner et de me vendre, elle peut poursuivre sa grossesse chez mon oncle, sinon elle est priée de quitter les lieux.

Pour une fois qu'un homme se mêlait de près à cette histoire, c'était pour nous séparer, me traiter comme une marchandise et ma mère comme une jeune fille vénale.

Sa tante n'ose pas entrer en conflit avec son mari pour la défendre et elle lui indique un foyer de l'aide sociale qui reçoit des filles-mères jusqu'à leur accouchement.

Ma mère me dira que ce foyer était plutôt une prison. Les jeunes femmes étaient hébergées dans des dortoirs, elles n'avaient pas le droit de porter leurs vêtements personnels et devaient revêtir un uniforme. Les autorisations de sortie étaient accordées au "compte-gouttes".

C'était une époque de restrictions alimentaires et le menu principal était constitué de carottes et de navets.

L'embonpoint de ma mère était si discret que la cuisinière, une personne plutôt gentille, répétait qu'elle allait accoucher d'un rat.

Cette prévision, concernant mon entrée dans le monde sous la forme d'un rat, est le premier épisode que je connais d'une histoire personnelle qui allait se nouer à maintes reprises avec les animaux.

Quand ma mère est prête à accoucher, elle est admise à l'hôpital Bichat.

Je viens au monde le 5 novembre 1945 à 10 heures du matin.

Les prédictions de la cuisinière ne se réalisent pas. Je suis un très beau bébé qui a l'air d'avoir un mois.

Près de trente ans plus tard, alors que je suis en analyse, cette phrase "un bébé qui a l'air d'avoir un mois", je l'entendrai comme "un bébé qui a l'air d'avoir un moi".

Encore aujourd'hui ce glissement de sens reste une énigme.

Je peux juste dire qu'en classe de 6e, quand je prenais la parole, je commençais souvent mes phrases par "moi je" (1). A tel point que mon professeur de français m'avait surnommée :"mademoiselle moi je". Dans sa bouche ça n'était pas un compliment.

Cette association entre moi et je avait-elle pour motif un étayage mutuel ? Qui soutenait qui ? Cette association était-elle la trace d'une tentative d'articulation, voire de conciliation, entre des aspirations conscientes et des désirs inconscients ?

Quoi qu'il en soit, ma mère est très fière et les infirmières me promènent dans le service pour me montrer aux autres.

Des fantasmes ultérieurs me laissent penser que cette monstration ne m'avait pas déplu.

(1) J'ai lu récemment qu'en hébreu "ANI" veut dire "moi je".

Ma mère n'est pas pressée de quitter l'hôpital, elle ne souffre plus de la faim, on prend soin d'elle et de moi.

Elle me donne deux prénoms : le premier, Marguerite, est le prénom de sa meilleure amie. Le second, Jeanne, est le prénom de sa mère. Le choix du premier prénom peut indiquer que les sentiments de ma mère à mon égard étaient plutôt affectueux. On peut aussi imaginer que la marguerite surgissait d'une association au coquelicot du champ de blé. Le choix du prénom de ma grand-mère était peut-être une façon de renouer un lien que ma grand-mère avait délibérement rompu ou tout au moins distendu.

Après son départ de chez son oncle et sa tante, ma mère ne reprend pas contact avec l'assistante sociale avec laquelle elle avait fait connaissance. A-t-elle reculé devant les explications qu'elle aurait eu à lui fournir ?

Quand notre séjour à l'hôpital arrive à son terme, une femme vient nous chercher et nous conduit dans un foyer situé en banlieue parisienne. Ma mère est immédiatement alertée par les résidentes sur les conditions de vie extrêmement dures qui y règnent (froid glacial, impossible de faire sécher les couches pour changer les bébés, nourriture insuffisante, etc...).

Ma mère demande à la femme qui l'a amenée de la ramener à Paris.

Face à cette nouvelle catastrophe elle va mettre tous ses espoirs dans l'assistante sociale qu'elle connaît.

Elle décide d'aller chez elle et prend le métro avec sa fille dans les bras. Comme le métro circule dans une partie aérienne, elle repère la Seine et prend une décision. Si l'assistante sociale n'est pas chez elle, elle reviendra là pour se jeter dans la Seine avec sa fille. Pendant ce trajet, ma mère, petite campagnarde de dix-huit ans complètement isolée et démunie, ne pouvait envisager une autre issue.

La Seine faisait peut-être écho à la Sarsonne où sa tante s'était noyée. De cette association pouvait naître un fantasme inconscient où la noyade dans la Seine devenait un moyen de retrouver sa tante. Ces retrouvailles devaient se faire avec moi. Elle, elle nous accueillerait et veillerait sur nous.

Beaucoup plus tard, je me suis intéressée de près au conte d'Andersen "La petite fille aux allumettes". A la veille du Nouvel An, cette petite fille marche pieds nus dans les rues de la ville. Elle n'arrive pas à vendre une seule des allumettes qu'elle propose aux passants. Elle n'ose pas rentrer chez elle à cause de l'accueil qui va lui être fait. Elle se blottit entre deux maisons et frotte les allumettes contre un mur. Cette conduite la mène vers une mort certaine mais elle a des visions merveilleuses. Enfin, c'est sa grand-mère qui apparaît. La seule personne qui a été bonne pour elle mais qui est morte.

Pour maintenir cette vision, la petite continue à faire brûler les allumettes. Enfin sa grand-mère la prend dans ses bras et elles s'envolent "superbement et joyeusement, haut, très haut ; et là, pas de froid, ni de faim, ni d'inquiétude ... elles étaient chez Dieu !" (1)

Face à un état de dénuement extrême, le contact avec la réalité de la mort peut être rompu. Des fantasmes, des délires, des hallucinations remplacent cette réalité. La mort perd son caractère repoussant pour laisser éventuellement place à la promesse d'un au-delà merveilleux, qui sera un lieu de retrouvailles avec les êtres aimés disparus.

J'étais née depuis quelques jours et, bien que cela semble paradoxal, je pense qu'un autre facteur intervenait dans le projet de ma mère de m'entraîner avec elle dans la mort. Elle envisageait cette disparition justement parce qu'elle était "une mère suffisamment bonne", selon l'expression de Winnicott (2).

Cette identification avec l'enfant qui se maintient pendant quelques semaines après la naissance est rendue possible par ce que Winnicott nomme "la préoccupation maternelle primaire". La mère développe un état d'hypersensibilité qui lui permet de se mettre à la place de son enfant et donc d'imaginer quels sont ses besoins.

Aussi bizarre que cela paraisse, je pense que cet état particulier dans lequel ma mère se trouvait a été un facteur puissant dans l'émergence de son projet.

Si elle voulait que je meure avec elle, c'était parce qu'elle ne pouvait envisager de me laisser seule, totalement démunie, face à un destin qui serait orchestré par l'aide sociale à l'enfance.

Au début de mon adolescence, elle m'a raconté l'histoire de mes premiers jours de vie ainsi que le projet de mort nous concernant.

Sans que je me rende compte de l'importance de cette question, je m'étais toujours demandé si elle aurait été capable de passer à l'acte.

Cette interrogation allait trouver sa réponse à l'occasion d'un événement qui est toujours resté gravé dans ma mémoire et dont le souvenir suscitait de l'angoisse et de la culpabilité.

(1) "La petite fille aux allumettes", Andersen, Editions Rencontre, 1968, p. 287.
(2) "Dans l'ensemble les mères s'identifient d'une manière ou d'une autre à l'enfant qui se développe en elles et, de la sorte, elles parviennent à un sentiment très fort de ce dont l'enfant a besoin" - D.W. Winnicott, La théorie de la relation parent-nourrisson, in De la pédiatrie à la psychanalyse, Payot, 1969, p. 376.

Il est important de préciser que ce n'est que maintenant, en écrivant ce texte que je prends conscience que cet événement a eu pour moi valeur de réponse à la question : ma mère aurait-t-elle été capable de me tuer ?

L'événement

A cette époque je suis adolescente, ma mère est représentante de commerce. Elle voyage dans toute la France et je l'ai rejointe pendant des congés scolaires.

Un jour de beau temps, après avoir fait quelques courses, nous nous installons dans la campagne, près d'une petite rivière, pour déjeuner.

Nous entendons des miaulements et nous découvrons trois bébés chats. Nous ne pouvons pas nous en occuper mais nous ne pouvons pas non plus les abandonner là et les laisser mourir de faim.

Je ne me souviens pas que, pendant une seconde, nous ayons envisagé de les amener dans un refuge ou chez un vétérinaire pour les faire euthanasier.

Nous leur offrons du lait condensé que nous prenons la peine d'aller chercher puis nous les jetons dans la rivière après les avoir enfermés dans un linge lesté d'une pierre.

J'avais la réponse à ma question. Ma mère m'aurait tuée avec elle et je participai activement avec elle à un "infanticide".

Cette interprétation des faits est restée inconsciente. Elle a fait de cet événement, somme toute banal à cette époque, un événement traumatique. Elle a engendré beaucoup de souffrance psychique et de scénarios fantasmatiques qui ont été déterminants pour mon devenir psychique.

Elle a été notamment à l'origine d'une scène que je considère aujourd'hui comme imaginaire, mais qui s'est d'abord imposée comme un souvenir : je me vois assise dans l'appartement que j'ai occupé de neuf à dix-sept ans. Je suis seule et je tords le cou à des bébés canards qui sont dans une caisse posée sur mes genoux.

Comment sont-ils venus en ma possession ? Quel était mon âge ? Pourquoi n'ai-je pas fait appel à un adulte ? Qu'ai-je fait des corps ensuite ? Ces questions restent sans réponse.

La seule chose qui était certaine c'est qu'ils étaient abandonnés, qu'il n'y avait personne pour s'occuper d'eux et qu'ils étaient destinés à mourir lentement de faim et de soif. Les tuer apparaissait comme la seule solution possible pour abréger leurs souffrances.

Mon interprétation de la scène de la noyade des chats avait fait de ma mère une meurtrière potentielle d'enfant.

Dans un processus d'identification à cette mère imaginaire, je mettais en oeuvre, seule, le meurtre d'êtres vivants, bébés pour lesquels il n'y avait pas d'avenir possible.

Cette scène, dont l'évocation m'était particulièrement pénible, comportait pourtant certains bénéfices. Si du côté de mon père la filiation était troublée, j'étais bien la fille de ma mère. Je n'étais plus le nourrisson démuni, puisque c'était moi qui étais en position de prendre les décisions qui s'imposaient. Néanmoins, la question de ma place dans le monde (Y a-t-il une place ? Laquelle ?) est restée ouverte pendant de longues années.

La série : "mort de l'oncle, suicide de la tante, meurtre de l'amoureux de ma mère, projet de suicide et de meurtre de ma mère, meurtre des animaux" a refait surface par le biais d'un cauchemar que j'ai fait à l'âge de trente ans :

Je suis allongée dans une petite mare et sur la berge, un homme se tient debout immobile, très grand, très droit : "une représentation de soldat allemand". Je suis en danger de mort, je suis terrifiée, je me réveille.

Dix ans après, cette image de cauchemar semblait s'être réorganisée et pacifiée.

Au centre d'une grande peinture, que j'ai mis un an à réaliser, je suis assise au bord d'une petite mare, les pieds dans l'eau. Il y a des hérons et des canards qui barbotent. Une sorte d'ange est installé sur un socle. Tout autour on voit une campagne paisible peuplée d'animaux qui paraissent heureux et tranquilles.

En fait, cette représentation paradisiaque n'était qu'une tentative, à l'efficacité toute relative, pour faire barrage à la destruction et restaurer un univers peuplé de fantasmes générateurs de beaucoup de souffrance psychique.

Nous arrivons donc chez l'assistante sociale. Nous allons rester chez elle quelques jours, le temps qu'elle trouve du travail pour ma mère et une nourrice pour moi.

Ma mère va travailler comme "bonne à tout faire", mais quand elle m'emmène chez la nourrice, elle n'a pas encore reçu de salaire et elle n'a pas d'argent.

En paiement du premier mois, la nourrice accepte la chaîne et la médaille de première communion de ma mère, ainsi qu'une gourmette en or que son père lui avait offerte parce qu'elle avait bien travaillé à l'école.

Je ne peux m'empêcher de penser à Fantine qui, pour payer les frais de nourrice de sa fille Cosette, vend ses cheveux et ses dents. Cela se passe un siècle plus tôt dans le roman de Victor Hugo, "Les Misérables". Jusqu'au début du XXe siècle, les femmes du Limousin, de l'Auvergne et de la Bretagne vendaient elles aussi leurs cheveux pour contribuer à satisfaire leurs besoins vitaux.

Pour ma mère la perte de repères identitaires continue.

Plus tard, la nourrice lui dira que j'ai besoin d'une couverture pour l'hiver et lui proposera de lui prendre son manteau en échange de cette couverture. Quand ma mère me racontera cet épisode, elle insistera sur le fait que c'était un bon manteau et le seul vêtement chaud qu'elle avait.

Vingt-cinq ans plus tard, je travaille comme éducatrice spécialisée, c'est l'hiver. Avec les collègues éducateurs et le psychiatre nous accompagnons des adolescents de l'établissement pour dîner au restaurant. En sortant, il ne fait pas chaud et je ne suis pas suffisamment couverte. Le psychiatre, qui avait l'âge d'être mon père, me propose son manteau et me le pose sur les épaules. Je me souviens encore de l'émotion que j'ai ressentie. Une émotion très forte où se mêlaient le bonheur et la tristesse.

Ce manteau dont ma mère avait été privée m'était rendu pour me protéger du froid par "un père".

Au cours de mon séjour parisien, je vais être hospitalisée. Je rentre à l'hôpital vers l'âge de trois mois pour une broncho-pneumonie double. Quand ma mère revient me voir, j'ai la tête bandée. Je suis sous une tente à oxygène dans une chambre stérile. J'ai été opérée d'une mastoïdite double. A cette époque, il n'y avait pas d'anesthésie pour les opérations pratiquées sur les bébés. Par ailleurs, le médecin avait provoqué un abcès artificiel pour diminuer un risque de méningite.

Pendant mon hospitalisation, qui a duré un mois, ma mère a dû chaque jour aller chercher du lait maternel. C'était le seul que je pouvais supporter. Durant cette même période elle est contactée par la mère de Xavier Vitu, qui souhaite la rencontrer. Elle la reçoit dans un salon bourgeois et lui conseille de m'abandonner pour que je puisse être adoptée. Ma mère refuse. Elle ressort de l'appartement avec l'aumône de quelques vêtements dont un manteau trop court. Par la suite elle coudra une bande de tissu pour le rallonger. Un manteau échangé contre une couverture, un manteau trop court donné, un manteau rendu... La bonne bourgeoise n'envisageait pas autre chose, pour soulager sa culpabilité, que de faire un acte de charité et de proposer une solution définitive pour me caser et ne plus entendre parler de moi. En ce qui concerne son fils Xavier, mon géniteur, ma mère arrivera à le traîner chez ma nourrice. Elle me mettra dans ses bras, elle raconte qu'à cet instant il est devenu tout blanc et qu'elle a pensé qu'il allait s'évanouir ; puis qu'il est reparti sans un mot. Ce sera ma seule rencontre avec lui.

Pendant ce séjour à l'hôpital j'ai été plongée dans un milieu inconnu, j'ai frôlé la mort, j'ai éprouvé des douleurs physiques intenses. J'ai été privée de tout contact avec ma mère et avec ma nourrice. Mes contacts avec les humains revêtaient un caractère douloureux. Les traces psychiques de ce séjour à l'hôpital sont difficiles à repérer, néanmoins je pense qu'elles ont contribué à certaines rêveries et états d'âme passagers.

Vers la fin de l'enfance et à l'adolescence, je me suis réfugiée dans de longues rêveries où j'inventais des scénarios peuplés de diverses catastrophes dont je finissais par triompher.

Pendant l'adolescence et l'âge adulte j'ai vécu des moments de tristesse voire de désespoir. J'ai éprouvé des sentiments de solitude pénibles qui ne pouvaient s'expliquer par la réalité qui était la mienne aux moments où ils étaient ressentis. Je pense aussi que l'état de vigilance dont je fais preuve dans la rencontre avec des êtres humains et des lieux inconnus n'est pas étranger à cette expérience douloureuse de nourrisson.

D'une façon générale, je suis plutôt allergique aux conduites que je perçois comme intrusives ; je n'aime pas qu' "on se mêle de mes affaires" sans sollicitation de ma part.

Un autre versant de ces "traces psychiques" m'apparaît comme positif. J'ai développé une curiosité, un désir de savoir, de comprendre, d'apprendre, qui a sûrement été bénéfique dans mon développement intellectuel et dans mon parcours scolaire et professionnel.

Peu après ma sortie d'hôpital, ma mère me fit baptiser. L'assistante sociale est ma marraine, quant au parrain il fut représenté par le fils de ma nourrice. Ma mère a besoin de faire un effort de mémoire pour se souvenir de qui il s'agissait. En fait, c'était le mari de sa soeur. Les figures de père continuent à briller par leur absence.

Ma marraine trouve que le prénom de Marguerite ne me convient pas car je suis devenue un bébé menu. Elle propose donc à ma mère, qui accepte, de m'appeler Annie.

Le jour du baptême, le curé, lui, trouve qu'Annie, ce n'est pas un prénom chrétien, je suis donc baptisée sous les prénoms d'Anne-Marguerite et je serai appelée Annie, ce qui va compliquer ma vie sociale puisque ce prénom n'a rien d'officiel. En tous cas, je vis avec un faux prénom, donc une fausse identité au regard de la loi. Le prénom que ma mère m'a donné passe aux oubliettes.

Beaucoup plus tard, je ferai resurgir le prénom de Marguerite en me présentant et en signant des textes avec les deux prénoms associés et reliés par un tiret. Cet assemblage des deux prénoms me plaît bien même si je n'en fais pas un usage systématique.

J'hésite parfois à proposer aux autres l'énonciation du prénom composé que je me suis fabriqué et qui me semble un peu long à prononcer. Peut-être cela fait-il écho à l'importance de la place que je peux légitimement occuper.

Notre séjour à Paris va prendre fin à la suite d'une intervention de ma marraine, l'assistante sociale.

Ma mère tombe malade, elle souffre d'anémie et elle est donc très fatiguée. Durant ces deux années qu'elle a passées à Paris, elle a souffert, par périodes, du froid, de la faim et de malnutrition.

Il faut se remettre dans le contexte de l'époque. A la fin de la guerre, quand nous sommes arrivées à Paris, les tickets de rationnement étaient en vigueur. Les gens qui habitaient dans les villes et qui étaient pauvres ne pouvaient manger à leur faim. Les aliments auxquels ils avaient accès entraînaient des problèmes de malnutrition.

Ma marraine va "mettre les pieds dans le plat". Elle écrit à ma grand-mère pour lui dire qu'il est urgent qu'elle et son mari prennent leurs responsabilités en tant que parents. Le secret de ma naissance doit être levé. Elle lui fait part de l'état de santé de ma mère et de la nécessité d'un retour chez ses parents pour y trouver le soutien et le réconfort dont elle a besoin. Elle souligne aussi que les conditions de vie chez ma nourrice sont loin d'être satisfaisantes.

Au printemps 1947 nous prenons le chemin du retour vers la Corrèze. Ce sont mes grands-parents qui ont payé le prix du billet de train.

Quand nous sommes arrivées, mon grand-père a insulté ma mère, la traitant de “tous les noms”. Il ne voulait pas nous voir et elle était priée de rester dans une chambre. Il y en avait deux, une pour mes grands-parents et une pour leurs enfants. A cette époque le petit frère de ma mère, âgé de douze ans, était présent.

La vision de ma mère avec ce bébé rendait mon grand-père furieux. Nous devions rester hors de sa vue.

En retraçant le climat dans lequel s’est fait ce retour en Corrèze, je revois des images du film de Marcel Pagnol, “Angèle”, qu’il a tourné en 1934.

Angèle, fille de paysans, se laisse séduire par un jeune homme de la ville avec lequel elle va s’enfuir. Quand elle revient chez ses parents, avec un bébé dans les bras, son père ne veut plus la voir et l’enferme dans une cave avec le bébé. Elle en sortira grâce à un autre jeune homme qui viendra la demander en mariage à son père et reconnaîtra l’enfant. Nous avons droit à un “happy end”.

Le scénario est toujours le même. C’est ce même refus des pères de voir leurs filles être filles-mères. Elles sont privées du regard de leurs pères, ils ne les reconnaissent plus comme leurs filles. A cette époque, les jeunes filles ne peuvent devenir femmes et surtout mères (preuve vivante qu’elles ont eu des relations sexuelles) qu’après avoir été estampillées épouses. Quant aux enfants nés hors mariage, ce sont des bâtards qui ne peuvent être acceptés dans la famille qu’en étant reconnus par un autre père.

C’est ce qui arrive dans la trilogie de Marcel Pagnol : “Marius, Fanny, César” (films tournés entre 1931 et 1936). Fanny, l’héroïne principale, est enceinte de Marius, qui part naviguer sur les océans. Elle se marie avec Panisse, qui accepte d’endosser la paternité. C’est la seule issue pour sauvegarder sa respectabilité, sa dignité et préserver l’honneur de la famille.

Revenons à notre histoire. Nous allons rester deux-trois mois chez mes grands-parents. Au fil des jours, mon grand-père va s'adoucir un peu. La santé de ma mère s'améliore et elle cherche une autre nourrice pour pouvoir repartir travailler. Elle me place chez des paysans non loin du village, je ne vais y rester que quelques jours. Le manque de soins, la mauvaise alimentation, un environnement générateur de carences affectives sont au programme. Devant cet état de fait, ma mère me récupère et repart en me tenant dans les bras, elle pleure. C'est sur ce chemin de retour vers le village que je vais rencontrer ma "bonne fée". Elle est dans son jardin au bord de la route et elle demande à ma mère ce qui lui arrive. Ma mère explique la situation dans laquelle nous nous trouvons et Mme Julienne Berthaut, c'est ainsi qu'elle s'appelle, lui dit : "si vous voulez, je peux vous la garder votre petite". Encore aujourd'hui je pense que c'est la meilleure rencontre que j'ai faite durant toute ma vie.

Ma mère me laisse chez Mme Berthaut et quitte à nouveau la Corrèze. D'abord pour "faire la saison" à La Bourboule (station thermale) comme femme de chambre. Ensuite, elle va à Clermont-Ferrand où réside une autre de ses tantes, chez laquelle elle habitera provisoirement. Elle se fait embaucher chez Michelin où elle travaille à la chaîne.

Pour des causes difficiles à démêler, ma mère n'envisage pas de me faire garder dans le lieu où elle va habiter. Néanmoins, elle reste soucieuse de mon bien-être. Elle sait que, maintenant que je suis chez Mme Berthaut, ELLE PEUT PARTIR TRANQUILLE. En fait, en agissant ainsi, elle m'a fait un beau cadeau. C'est chez Mme Berthaut que je vais passer les années les plus heureuses de mon enfance.

On dit que les gens heureux n'ont pas d'histoire. Que dire de cette période de ma vie ? J'ai trouvé une maman qui s'occupe de moi au quotidien avec le dévouement et l'affection d'une "mère suffisamment bonne". Quand elle était enfant, ma mère s'était choisi des parents de coeur. A mon tour, je me choisis une maman. C'est moi qui vais lui demander si je peux l'appeler maman et comme elle est d'accord, elle va devenir "ma maman Berthaut".

Mme Berthaut est une femme heureuse : elle forme, avec son mari, un couple très uni. Ensemble ils ont construit la maison dans laquelle ils habitent. Quand j'arrive chez eux, son mari est retraité d'E.D.F., tandis qu'elle a une cinquantaine d'années. Ils n'ont pas eu d'enfant, mais à la mort de la soeur de Mme Berthaut, ils ont recueilli leurs neveux et nièces. A cette époque, ils sont tous adolescents ou jeunes adultes. Il y aura sûrement de la jalousie dans l'air par rapport à cette enfant étrangère qui est autorisée à appeler leur tante, maman.

Dans la maison vit aussi la “mémé”, la mère de Mme Berthaut, qui décédera pendant mon séjour. C’est le premier être humain que je verrai mort. Et aux dires de ma maman Berthaut, je me suis conduite “bravement”. Je n’étais pas effrayée et je suis allée lui faire un bisou sur son lit de mort.

Dans mon souvenir, le mari de Mme Berthaut, que j’appelle Tonton (pourquoi pas papa ?), se présente comme un personnage un peu lointain, bienveillant mais intimidant. Elle dit qu’il sait “tout faire de ses mains”. Elle a beaucoup d’admiration pour lui. Je ne l’ai jamais entendue formuler la moindre critique à son égard et plus tard alors qu’il sera décédé, elle dira que pendant tout le temps où ils avaient vécu ensemble, ils ne s’étaient jamais disputés, même une seule fois. Il est mort quand j’avais seize ans et chaque fois qu’elle parlait de lui, les larmes lui montaient aux yeux. Elle lui a survécu pendant trente ans. A l’époque où je ne vivais plus chez eux et où je venais les voir, il me confectionnait des lignes pour pêcher les têtards dans une toute petite mare qui était près de la maison. Il m’a aussi fabriqué un lit pour mon baigneur. Le lit était rose. Le baigneur était un garçon et moi j’étais une fille. Le petit lit rose était bien pour moi.

Essayons maintenant de dresser un portrait de Mme Berthaut. Elle est née en 1896 dans une famille de petits paysans. Elle faisait partie d’une fratrie de quatre enfants. A l’âge de onze ans, elle a cessé d’aller à l’école pour aller garder les vaches. Les premiers temps elle avait peur, elle criait, en patois, “maman viens me chercher”. La peur du loup était encore présente puisque les derniers survivants de l’espèce, en Haute-Corrèze, venaient d’être abattus peu auparavant.

Elle avait été mariée une première fois, très jeune, avec un homme qu’elle n’aimait pas et qui était un “soûlaud” et un “salaud”. Elle avait de bonnes raisons de dire ça. Le mariage n’a pas duré longtemps, il est mort à la guerre de 1914-1918. Elle s’est retrouvée veuve et elle a bénéficié d’une pension. Elle était plutôt contente de ce qui s’était passé et elle trouvait qu’en se faisant tuer “il lui avait rendu un beau service”. Elle va ensuite rencontrer “l’homme de sa vie” et faire un mariage d’amour. C’était une personne énergique qui savait ce qu’elle voulait et qui l’affirmait. On peut dire qu’elle était du côté de la vie et qu’elle ne se laissait jamais abattre par les épreuves qu’elle rencontrait. Selon l’expression populaire, elle n’avait pas les deux pieds dans le même sabot. Elle ne manquait pas d’humour et riait volontiers, quelquefois aux dépens des autres.

Elle a fait preuve à mon égard d’une affection et d’une gentillesse sans faille. Quand je suis arrivée chez elle, j’étais rachitique et il n’était pas question que je reste dans cet état. Elle a été particulièrement attentive au fait que je mange bien et beaucoup. J’ai encore des images où elle me suivait dans le jardin avec l’assiette et la cuillère pour que je mange encore un peu. Ou alors une autre scène à table, où elle disait à son neveu Pierrot d’aller chercher le croquemitaine. Mais je me souviens bien que pour moi c’était un jeu excitant et que je disais : “Pierrot, va chercher le mitaine” et je pense que cela m’amusait.

Le seul épisode difficile qu'elle m'a raconté, dont je n'ai aucun souvenir, concerne mon biberon. Je continuais à boire au biberon, en dépit de ses tentatives pour que j'arrête et un beau jour je l'ai cassé. Malgré mes pleurs elle n'a jamais voulu m'en racheter un, estimant que j'étais trop grande pour continuer à téter un biberon. Il me semble que ce biberon dont je continuais à avoir besoin était la trace de carences affectives précoces dont j'avais du mal à me remettre. L'ayant perdu, je l'ai remplacé par mon pouce que j'ai sucé pendant de nombreuses années.

Mme Berthaut parlait le français et le patois local. Je ne me souviens pas l'avoir parlé mais je le comprenais très bien, c'était ma seconde langue maternelle.

Je vais rester chez elle jusqu'à l'automne 1951, date à laquelle j'entre au cours préparatoire.

Sa maison était à deux kilomètres du village et j'étais trop petite pour faire les trajets à pied. Je vais donc aller habiter au village avec mes grands-parents et mon oncle, qui a maintenant seize ans.

C'est le sixième changement de lieu de vie et d'entourage humain que j'affronte (l'hôpital, l'appartement de ma marraine, la nourrice en banlieue parisienne, chez mes grands-parents, chez les paysans, chez Mme Berthaut).

J'ai une image précise du jour où ma maman Berthaut m'a conduite chez mes grands-parents.

Nous sommes sur la route qui mène au village et nous arrivons au carrefour de la "Croix du Buis". Là, elle s'arrête et éclate en sanglots. Je sais que je reste près d'elle silencieuse sans verser une larme, désemparée. A cet instant je pense que je me suis protégée de l'irruption d'affects trop douloureux par une sorte d'anesthésie.

Je resterai en contact avec Mme Berthaut jusqu'à la fin de sa vie.

Elle m'a fait le don d'un amour que j'ai toujours ressenti comme inconditionnel. Il m'a aidé à traverser des périodes difficiles et troublées et à faire mon chemin dans la vie.

A l'époque où je revenais en vacances dans la Corrèze et que j'avais une voiture, je passais toujours l'embrasser et restais un petit moment avec elle avant d'arriver chez ma grand-mère. C'était elle que j'avais envie de voir en premier.

A notre dernière rencontre, au moment où je partais, elle a éclaté en sanglots en disant que c'était la dernière fois qu'on se voyait. Elle ne s'était pas trompée, elle est morte peu de temps après. J'ai été avertie de sa mort et je suis venue à son enterrement. Sa famille m'a proposé de lire à haute voix le texte de l'Evangile choisi pour la messe qui a été célébrée. J'étais très émue et très triste mais je n'ai pas pleuré. C'était notre deuxième grande séparation et celle-là était définitive.

Au cours de la cérémonie, j'ai appris qu'elle avait un autre prénom c'était ANNE. Quand le curé l'a prononcé, j'ai entendu ANNIE.

Je vais passer trois ans chez mes grands-parents, j'ai peu de souvenirs précis de cette époque et ceux que je conserve sont incertains. Ils se confondent avec les souvenirs plus récents des vacances scolaires que je passais chez ma grand-mère, qui s'est retrouvée veuve en février 1954.

Mon grand-père était né en 1895. A dix-neuf ans il était parti à la guerre. A la suite de l'explosion d'une bombe il avait été enterré vivant et souffrait d'une commotion cérébrale. Il avait été fait prisonnier et avait travaillé dans une ferme en Allemagne. A son retour de la guerre il avait épousé ma grand-mère. Son état physique s'était très vite détérioré et il s'était retrouvé paralysé des deux jambes. Il ne pouvait absolument pas les plier. Il était déjà dans cet état quand j'ai fait sa connaissance. De lui je garde l'image d'un corps raide qui se déplaçait sur deux béquilles. Il semblerait qu'il n'avait pas un caractère facile. Ma grand-mère lui était entièrement dévouée. Peut-être à cause du rejet qu'il avait manifesté à mon égard, Mme Berthaut ne l'aimait pas.

La seule trace que je garde de la relation que nous avons eue c'est le souvenir de pièces de vingt centimes qu'il me donnait pour m'acheter les petites friandises qu'on vendait à l'unité aux enfants.

Après le mari de Mme Berthaut, une seconde image paternelle lointaine prenait le relais.

Ma grand-mère était une femme gentille et attentive à mon égard. Je m'entendais bien avec elle.

Je continuais à voir régulièrement Mme Berthaut. Elle venait me voir chez ma grand-mère et j'allais chez elle.

La grande affaire de ce nouvel épisode de ma vie, c'est la découverte de l'école et des livres. C'est aussi la première fois que je vais cotoyer des enfants de mon âge avec lesquels je vais pouvoir jouer, me comparer, me confronter.

Chez Mme Berthaut, il n'y avait pas de livres, ni pour les enfants, ni pour les adultes. Néanmoins, je me souviens très bien d'un moulage en plâtre qui représentait un enfant, assis, en train de lire un livre. Cette statue était posée sur un meuble de la chambre où je dormais.

A l'école je fais connaissance avec les livres. Mon premier livre de lecture "Line et Pierrot" (1) raconte la vie quotidienne, dans un village, de deux enfants et de leur famille. Je l'ai retrouvé beaucoup plus tard aux puces de Saint-Ouen.

Ces enfants avaient un père et une mère qui les aimaient, les protégeaient, prenaient soin d'eux et leur enseignaient ce qui est bien et ce qui est mal.

Ils avaient des grands-parents, un chien et un chat, une belle maison avec un jardin et une basse-cour. C'était pour moi un environnement familial parfait. Il ressemblait à celui que j'avais connu chez ma nourrice. Hélas, il n'a jamais repris forme dans ma réalité d'enfant. Encore aujourd'hui, je ne peux m'empêcher de penser qu'ils avaient de la chance, ces enfants-là, et je ressens un peu de tristesse. C'est en souvenir de ce livre que beaucoup plus tard j'appellerai une de mes chattes Linette.

A l'école je vais aussi découvrir les bons points : quand on a bien travaillé ou qu'on a été sage, on a un bon point. Avec 10 bons points on a une image et avec 10 images on a un livre. Ca me plaisait bien les images. Pour chaque image, c'était la découverte d'un univers, d'une histoire qu'on pouvait se raconter. Je ne me souviens plus si un jour j'ai eu assez d'images pour avoir un livre.

Apprendre à lire c'était un plaisir, quant à l'écriture la tâche était plus difficile. A cette époque, il y avait des porte-plumes et des encriers et c'était difficile de ne pas faire de "pâtés".

Avec les récréations, j'ai découvert les jeux avec les autres enfants (des filles, les écoles n'étaient pas mixtes). J'adorais jouer et j'aime toujours autant, même si cela a pris d'autres formes. Je profitais au maximum de ces temps de récréations. Près de chez ma grand-mère, il n'y avait pas d'enfants de mon âge et je me retrouvais à nouveau seule pour jouer. Plus tard, quand je viendrai passer mes vacances chez elle, les choses auront changé et j'aurai des copains et des copines pour partager mes jeux.

Ma vie chez mes grands-parents était plutôt agréable mais la rencontre avec d'autres enfants a fait naître des sentiments d'envie.

(1) "Line et Pierrot", K. Seguin, Hachette, 1950.

Je faisais des comparaisons entre moi et certaines camarades d'école. Il y avait Michelle que je détestais et, selon mon point de vue, pour deux bonnes raisons. Elle était blonde et avait de longs cheveux bouclés, alors qu'à cette époque ma grand-mère m'avait fait couper les cheveux, ce qui ne me convenait pas du tout.

Comme dans toutes les écoles, il y avait eu une fête au cours de laquelle les élèves présentaient un petit spectacle. Les déguisements se faisaient selon les moyens financiers des familles et de l'habileté des mères en couture.

A cette fête Michelle était déguisée en princesse et moi en houx (un haut rouge et une petite jupe verte). Je ne pouvais lui pardonner ce privilège. Etre habillée en princesse, c'était la réalisation de mes rêves. Moi qui passais une partie de mon temps à dessiner des princesses blondes avec des robes magnifiques, couvertes de bijoux. Des sentiments d'envie ont persisté tout au long de mon enfance et de mon adolescence. Ils surgissaient quand je comparais mes conditions de vie (contexte familial, vie quotidienne, habitation, vêtements) avec celles de mes camarades. Il y avait les nantis et les autres, les laissés-pour- compte. A mes sentiments d'envie s'associait de l'hostilité pour ceux qui étaient nés au bon moment, à la bonne place. En même temps, je ressentais de la compassion et de la tendresse pour ceux qui étaient plus démunis que moi. Nous avions pris racine sur le même terreau, nous appartenions au même monde.

Cette vision binaire de l'humanité s'est nuancée avec l'entrée dans l'âge adulte et mon évolution socio-professionnelle.

En mars 1950 ma mère s'est mariée avec Alvaro Arcangioli. J'ai fait sa connaissance quand ils sont venus en vacances chez ma grand-mère. Il m'a été présenté comme étant mon père. Je n'ai aucun souvenir de cette première rencontre.

En épousant un Arcangioli ma mère poursuivait sa rêverie sur Jean-François Mauriange. Elle était passée de l'ange à l'archange. Hélas, la quête de signifiants, si elle est parfaitement logique pour l'inconscient, ne donne pas la clé du bonheur. Je vais passer neuf ans avec le "père Arcangioli". Ce sera une période de mal-être grandissant jusqu'à la séparation du couple et mon départ vers d'autres horizons. Ces années seront entrecoupées de rayons de soleil représentés par les vacances chez ma grand-mère et les retrouvailles à cette occasion avec Mme Berthaut. A la fin des vacances je pleurais, mais il fallait repartir.

Mes parents habitaient Clermont-Ferrand, ils avaient loué deux pièces au premier étage d'une maison située à la périphérie de la ville. Le rez-de-chaussée était occupé par les propriétaires.

Au sous-sol il y avait une cave où était entreposé le charbon.

D'un côté de la maison il y avait un poulailler, de l'autre des clapiers pour les lapins. Ils étaient tous les deux vides et tombaient en ruine. Le petit jardin devant la maison était laissé à l'abandon. Dans un coin il y avait un wc en bois qui, au fil des années, s'est effondré. Il fallait faire ses besoins dans un pot et aller le vider dans le trou qui restait à ciel ouvert. L'été, des odeurs d'excréments se répandaient devant la maison.

Autour de la maison, il y avait des jardins et des terrains en friche. A 300 mètres coulait une petite rivière dans laquelle se déversaient des égouts, les berges étaient peuplées de gros rats et, l'été, ça ne sentait pas bon.

Les voisins les plus proches étaient à quelques centaines de mètres, nous n'avions pas de contact avec eux. Dans les alentours il n'y avait pas d'enfants de mon âge. Vers la fin de mon séjour, j'avais sympathisé avec la voisine la plus proche. Elle m'emmenait dans un salon de thé pour manger des gâteaux et boire du chocolat. J'en garde un très bon souvenir.

A l'époque où j'étais au lycée, on a construit une école primaire derrière la maison. Pendant la durée des travaux, c'est devenu un terrain d'aventures.

Les propriétaires étaient un couple de retraités, lui était alcoolique au dernier degré, elle était obèse, malade, presque impotente et ne sortait plus du tout de chez elle. Elle n'était plus en mesure de faire le ménage mais elle frottait, avec un chiffon, de façon compulsive, le rebord de la fenêtre de sa cuisine, qui avait acquis au fil des ans l'aspect d'une pierre polie. Quelle était la préoccupation qui soutenait ce geste ?

Régulièrement des odeurs nauséabondes remontaient au 1er étage à travers le plancher de la chambre. Dans la cuisine, il y avait un lino qui faisait barrage. Cette femme mourra quatre ou cinq ans après mon arrivée. Son mari très détérioré par l'alcool fera de longs séjours à l'hôpital, puis sera admis dans une maison de retraite. Le rez-de-chaussée restera inoccupé.

Aujourd'hui, je revois les deux pièces que nous occupions comme si je les avais quittées la veille. Dans la cuisine comme dans la chambre il y avait le strict nécessaire. Chaque pièce était éclairée par une ampoule sans abat-jour, qui pendait du plafond. Les fenêtres étaient munies de volets mais il n'y avait pas de rideaux. La première fois que j'ai eu un "chez moi", les rideaux aux fenêtres et les abat-jour se sont imposés comme une nécessité.

Les murs étaient vides. Un jour, Gaby (diminutif de Gabrielle), la femme d'un neveu de Mme Berthaut, m'a offert une gravure que j'ai punaisée sur le côté de la penderie. Elle représentait un petit enfant assis au bord d'un ruisseau et derrière lui un ange, debout, veillait sur lui. L'ange réapparaissait. Si, par hasard, je pouvais retrouver la même gravure, cela me ferait plaisir.

Les placards de la cuisine étaient tout petits. Il faut dire qu'il n'y avait pas grand chose à ranger tant en ce qui concerne la vaisselle que les provisions.

La radio, qui trônait sur un des placards, faisait partie des objets qui étaient importants pour moi. Les émissions étaient une source de contact avec le monde extérieur, un support de rêveries, un moyen pour lutter contre la solitude et l'ennui.

La scène s'assombrissait les dimanches d'hiver quand mon beau-père écoutait les émissions sportives. J'avais l'impression que ça durait des heures et je m'ennuyais. Je détestais les dimanches.

Dans la chambre il y avait deux caisses en bois qui, à l'origine, servaient à ranger des bouteilles et dans lesquelles je mettais mes livres.

Pendant les neuf années où j'ai vécu dans ces deux pièces, les éléments qui en constituaient le décor ne seront pas changés. Petit à petit, ils vont se détériorer. Les rideaux de la penderie et des deux placards tombent en ruines. Les pieds de la table et la porte d'entrée seront rongés par un chien (un bas-rouge) qu'on a gardé quelques années et qu'on a dû faire euthanasier car il avait une maladie mortelle.

Le lino se fissure, les matelas et les sommiers se déglinguent, le linge s'use, les torchons et les serviettes ont des trous. Les caisses où sont rangés mes livres sont solides et ne bougent pas.

Ces deux pièces vont se transformer progressivement en taudis. Je tiens à préciser que ces deux pièces que nous occupions correspondaient au type de logement de la classe ouvrière de cette époque. C'est la façon dont il a été habité et investi qui a entraîné sa transformaion en taudis. Les deux dernières années de mon séjour là-bas, ma mère ne vit plus avec nous. Elle a trouvé un travail de représentante de commerce et ne revient plus que de façon ponctuelle. Mon père ne lève pas le petit doigt pour faire le ménage. Quant à moi, je me mets au travail de façon épisodique quand cela devient trop sale.

Ces deux années sont parmi les plus noires de ma vie. J'habite dans un taudis avec un semblant de père que je déteste, je pars à la dérive, je n'arrive plus à suivre une scolarité correcte. J'en veux beaucoup à ma mère de m'avoir laissée seule avec cet homme.

Maintenant je pense qu'elle a fait pour le mieux. Ayant acquis son autonomie financière, elle était capable de nous faire vivre. Nous pouvions partir et c'est ce qui s'est produit.

Le Père Arcangioli

Son nom indique son origine italienne. C'était l'aîné d'une fratrie de quatre enfants et il était le seul garçon. Son père travaillait dans le bâtiment, comme la plupart des émigrés italiens qui vivaient en France à cette époque. Lui-même était ouvrier spécialisé, puis en faisant une formation interne à l'entreprise il est devenu technicien. Sa mère correspondait à l'image de la "mamma" italienne entièrement dévouée à ses enfants.

Il avait reçu une éducation rigide de la part d'un père extrêmement sévère qui devait être obéi au doigt et à l'oeil. Quand cela ne suffisait pas il prenait sa ceinture pour frapper.

L'annonce de son projet de mariage avec une "jeune fille-mère" avait été très mal accueillie par son père mais il avait tenu bon. Il s'était opposé à lui au risque d'être exclu de la famille. Il faut dire qu'il était très amoureux. En fait ma mère et moi n'avons jamais fait partie de cette famille, la greffe n'a pas pris ; nous étions tolérées mais pas accueillies. J'ai toujours appelé mes grands-parents "monsieur" et "madame". Quant à mes tantes, je pense que j'évitais d'avoir à les appeler.

Depuis ma première rencontre avec lui et jusqu'à l'âge de onze ans, j'ai pensé que le père Arcangioli était mon vrai père. Puis un jour j'ai fouillé dans des papiers qui étaient cachés sur le haut de la penderie et j'ai trouvé le livret de famille. J'ai découvert la date de mariage de mes parents en 1950, mais je n'étais pas inscrite. J'ai demandé des explications à ma mère qui m'a raconté la vraie histoire de ma venue au monde. A partir de cette révélation sur ma conception j'ai ressenti un sentiment de gêne à l'égard du père Arcangioli. Ce sentiment s'est transformé progressivement en hostilité, puis en haine pendant ma cohabitation avec lui. Les derniers temps je rêvassais avec plaisir sur l'idée de mettre du poison dans sa soupe. En fait, je m'étais construit un roman familial très différent. Avant la découverte de mes origines, je pensais que ma mère n'était pas ma vraie mère. Je sais que je me suis appuyée sur sa façon de se comporter avec moi pour arriver à cette conclusion. Je trouvais qu'elle ne se conduisait pas comme la mère dont je rêvais (attention, tendresse, présence). Cette construction m'arrangeait car elle laissait la place à la maman que j'avais choisie : Mme Berthaut.

Le père Arcangioli était très névrosé. Il aurait pu faire l'objet d'une belle étude clinique sur la névrose obsessionnelle. Le symptôme qui occupait le devant de la scène était une avarice extrême. Si les deux pièces que nous occupions s'étaient peu à peu transformées en taudis, c'est parce qu'il n'avait jamais voulu acheter quoi que ce soit pour les rendre plus plaisantes, plus confortables ou pour remplacer ce qui était détérioré.

Cette avarice se manifestait aussi dans l'achat des vêtements. Quand ses manches et ses cols de chemise étaient usés, il fallait les retourner, mais ensuite il n'y avait plus rien à retourner et il se promenait avec des cols et des manches aux bords effilochés. Ses sous-vêtements et ses chaussettes finissaient aussi dans un état lamentable. J'ai l'impression d'avoir passé des heures à repriser ses chaussettes et les miennes.

Dans sa stratégie d'économie, les vêtements achetés devaient durer longtemps, aussi ils étaient de bonne qualité. C'était toujours ça de pris en attendant qu'ils soient usés.

Pour les fournitures scolaires, j'avais le strict nécessaire. Comme il avait peur que je perde mes gommes et mes crayons papier avant qu'ils ne soient usés, il les coupait en deux. Quand la première moitié était usée, je pouvais avoir la seconde. Je n'ai jamais manqué de nourriture, c'était plutôt des aliments de pauvres (pain, pâtes, riz, pommes de terre) mais la quantité était suffisante. Il faisait régulièrement le marché, cela prenait beaucoup de temps car il en faisait trois ou quatre fois le tour pour repérer le prix le plus bas pour chaque produit.

De façon exceptionnelle, il "larguait les amarres" et pouvait faire des dépenses somptuaires à l'occasion d'événements exceptionnels (mariages, baptêmes, communions).

Les sorties payantes étaient rarissimes. Je me souviens qu'un dimanche, il avait iinvité des amis à déjeuner. Après réflexion, il avait dû trouver que cela entraînait des dépenses exagérées. Quand ils sont arrivés, nous nous sommes tus et nous n'avons pas bougé jusqu'à ce qu'ils repartent.

Le père Arcangioli, avec un peu plus de souplesse et un peu plus de dialogue, a repris le modèle éducatif appliqué par son père. J'avais peur de lui. Il ne me frappait que très rarement mais ça faisait très mal. En général, c'était une gifle très violente, j'en garde la trace avec une déviation de la cloison nasale. Il me menaçait de sa ceinture mais il n'est jamais passé à l'acte. Dans ces moments-là, j'éprouvais un sentiment de mépris à son égard. C'était un lâche qui ne s'attaquait qu'à quelqu'un de plus faible que lui.

Deux jours après avoir écrit ces dernières lignes, je fais un rêve *:*

Je vois une jeune femme et sa mère. La jeune femme tient dans ses mains un poisson. Je me fais la réflexion suivante : "sa mère n'a pas donné à cette jeune femme le sens de la compassion à l'égard des animaux". J'en suis profondément affectée. Le sort qui va être fait au poisson n'est pas clair. Finalement la jeune femme le met dans un petit bac où l'eau est souillée, impropre à sa survie. Je le récupère et je passe en revue d'autres bacs posés par terre mais aucun ne convient. Dans l'eau qu'ils contiennent, il y a des produits toxiques pour les poissons.

Enfin, j'en trouve un qui a l'air de convenir, je me demande si le poisson va survivre à la privation d'eau qu'il a subie. A ce moment-là, un chat se faufile vers le bac, je recupère le poisson pour lui trouver un environnement qui lui convienne et où il sera en sécurité, je suis toujours inquiète quant à sa capacité de vivre. Je vois un très grand bassin qui me semble adéquat, je m'en approche pour le mettre dedans.

Ce rêve est en relation étroite avec mon récit. L'évocation de milieux inadaptés à mon bien-être physique et surtout psychique fait resurgir des inquiétudes dont le

rêve est une illustration. Je m'interroge sur les possibilités pour un être vivant de

se remettre des épisodes difficiles qu'il a dû traverser. Je mets en doute la capacité des autres à offrir, à ceux qui dépendent d'eux, un environnement satisfaisant. Par contre ce rêve me rassure sur mes propres capacités.

Lors de mon inscription à l'école, j'ai été inscrite sous le nom d'Arcangioli, mais en fait le père Arcangioli ne me reconnaitra légalement comme sa fille qu'en 1961. J'allais avoir seize ans et j'avais besoin d'une carte d'identité pour un séjour à l'étranger.

Pendant sept ans j'ai vécu sous un faux nom puisque, pour l'état civil, je porte le nom de ma mère et cela continue sous une autre forme. Il n'est pas mon géniteur et son acte de reconnaissance est un mensonge. S'il souhaitait que je porte son nom, il aurait dû m'adopter. Pendant des années, j'ai ressenti une crispation quand, à l'énoncé de mon nom, on me disait : "vous êtes d'origine italienne ?"

Mon prénom usuel était Annie (prénom donné par ma marraine) au lieu de Marguerite. Mon nom était Arcangioli au lieu de Vergne. De mon point de vue, je vivais sous une fausse identité.

Cette perception qui s'est imposée à moi a été la source d'un obstacle supplémentaire pour me sentir comme tout le monde : j'étais en marge. Cette étiquette que je m'étais collée va me servir de repère. Pendant mon adolescence et les débuts de ma vie adulte, je vais faire mon possible pour cultiver une certaine marginalité, pour vivre et faire ce que la majorité des filles de mon âge ne vivaient pas et ne faisaient pas.

Ce parti pris m'a conduite sur des trajectoires de vie plus ou moins difficiles ou périlleuses. Il s'est peu à peu transformé en un désir d'originalité et un goût pour les gens ou les choses qui sortent de l'ordinaire.

Quand le père Arcangioli me donne son nom officiellement, je me souviens avoir exprimé mon désaccord quant à cette reconnaissance, mais il n'en a pas tenu compte et ma mère ne m'a pas appuyée dans ce refus. Elle était trop contente d'avoir enfin un père pour sa fille.

Cette reconnaissance tardive n'est pas liée à un manque d'amour à mon égard mais plutôt à son avarice. Il a dû aller voir un avocat et payer des honoraires. Le fait de donner son nom pouvait entraîner un fantasme inconscient de dépense inconsidérée.

Cette reconnaissance subie a renforcé la haine que j'éprouvais à son égard. Je ne voulais pas être la fille d'un homme que je détestais.

Pendant près de quarante ans, par périodes, j'ai fait des mauvais rêves ou des cauchemars dans lesquels il m'agressait sexuellement. Les scénarios étaient plus ou moins violents, certaines fois j'arrivais à lui échapper.

Ces rêves récurrents révélaient l'existence d'un traumatisme toujours actif généré par la relation que j'avais eue avec lui. Il me semble que plusieurs facteurs se sont cumulés pour aboutir à ce résultat.

D'abord, au quotidien, il y avait ses exigences éducatives que je ressentais comme mutilantes. Plus tard, quand je parlais de lui, je disais qu'il m'avait "coupé les ailes". La façon dont il a réagi à mes premiers signes d'intérêt pour les garçons pouvait m'amener à imaginer qu'il voulait me garder jalousement pour lui.

Il n'était pas question qu'il se passe quoi que ce soit entre un garçon et moi. Un après-midi où je n'avais pas classe, j'étais partie rejoindre un amoureux dans le centre ville. Ce que je ne savais pas, c'est que le père Arcangioli soupçonnait quelque chose. Il avait pris un après-midi de congé et m'avait suivie. A cette occasion j'ai reçu une gifle magistrale dont j'ai gardé le souvenir cuisant pendant plusieurs heures.

Il y avait aussi ses démonstrations d'affection qui suscitaient chez moi une gêne.

Quand il m'embrassait ou me serrait dans ses bras, je percevais une force contenue, une tension musculaire. Un geste de tendresse peut être révélateur de pulsions d'emprises sous-jacentes, d'un désir de soumettre l'autre à son bon vouloir.

Cette reconnaissance de paternité qui est intervenue pendant mon adolescence s'est imposée à moi comme une contrainte insupportable. Ce nom que je devais porter contre mon gré évoquait une procédure de mariage forcé, donc un viol. Dans mon fantasme il m'avait donné son nom comme on donne son nom à une femme qu'on épouse de force.

En ce qui le concerne, s'il a eu des fantasmes incestueux à mon égard, ils sont restés inconscients. Son surmoi et l'image qu'il voulait avoir de lui-même n'auraient jamais permis à ces fantasmes de passer la barrière du conscient.

De mon côté, on peut supposer l'existence de fantasmes incestueux refoulés qui ont peut être contribué à faire de cette reconnaissance un événement traumatique. J'ai vécu les différentes contraintes et sanctions que le père Arcangioli m'a imposées comme des mutilations physiques et affectives.

Dans mon interprétation, elles étaient mises en oeuvre à cause d'un désir sexuel inconscient associé à un désir d'emprise. Sa conduite à mon égard ouvrait une voie de satisfaction à ses désirs sans qu'il soit pour autant obligé de passer à l'acte en m'imposant une relation sexuelle.

Cette lecture de son comportement, comme source de satisfaction sexuelle obtenue dans une relation de contrainte, peut expliquer le surgissement de ces rêves répétitifs où il m'agresse sexuellement.

Cependant, je dois dire qu'il a essayé de faire au mieux avec les conceptions qu'il avait sur la façon d'être un bon père. Il était très attentif à mon parcours scolaire, il avait très envie que je fasse des études, comme on disait à l'époque, et il était très fier de mes bons résultats. Cette attention particulière a constitué un réel soutien dans l'investissement de ma scolarité.

Ses troubles névrotiques ont été pour moi une source de souffrance et de rejet de sa personne. Après sa séparation d'avec ma mère, je l'ai rencontré par hasard dans une rue de Clermont-Ferrand.

Je suis retournée le voir brièvement à trois ou quatre reprises. D'abord, chez ses parents chez lesquels il était retourné vivre, puis il s'est remarié avec une dame charmante qui avait une mère adorable. Cette dame était propriétaire d'une maison dans laquelle ils vivaient.

Au cours d'une de ces visites, je lui ai fait part des griefs que j'avais à son égard, ceux du moins qui me semblaient audibles, mais ses certitudes éducatives étaient immuables et il n'a pas compris mes réclamations. En fait, mes visites étaient intéressées, j'espérais obtenir quelque argent de sa part pour me dédommager de l'avoir supporté pendant neuf ans.

Vers la trentaine, j'ai rompu tout contact avec lui. J'ai appris sa mort par son notaire qui m'a adressé un courrier.

Il avait pris des dispositions pour préserver au mieux les intérêts de sa femme. Il avait eu bien raison. Je n'avais jamais réussi à l'aimer. Sa façon d'être en avait fait, à mes yeux, un agresseur et un violeur. A cause de sa pathologie, il m'avait imposé des conditions de vie qui m'ont fait beaucoup souffrir et que je ne lui ai pas pardonnées.

Je pense aussi qu'il a récolté ce que mon géniteur avait semé : une hostilité à l'égard des hommes associée à l'idée d'une vengeance à prendre un jour.

Ma mère

Alors que je me prépare à commencer le récit de mes relations avec ma mère pendant ces neuf années, je fais un rêve.

Nous roulons dans une voiture décapotable. C'est ma mère qui conduit. Je suis assise à l'arrière. Sur la route je vois trois petits chats morts. Ma mère s'arrête pour regarder une carte. Deux autres petits chats traversent la route, ils sont abandonnés, errants. Elle n'a rien vu de tout ça. Je voudrais qu'elle reparte au plus vite pour que je puisse ne plus avoir cette scène sous les yeux. Elle continue à regarder cette carte, j'ai envie de la secouer, j'éprouve de la colère à son égard. Finalement elle redémarre.

Dans le rêve les trois petits chats morts sont un rappel des trois petits chats que nous avions noyés dans la rivière.

J'ai fait un long commentaire à ce propos mais le surgissement de ce rêve m'amène à penser que cet événement a une valeur traumatique, non seulement à cause de l'interprétation que j'en avais faite mais aussi à cause du rôle de meurtrière que j'avais occupé et que j'étais incapable d'assumer. La culpabilité liée à cette histoire était remontée à la surface. Nous savons que certains faits
laissent des traces traumatiques aussi bien du côté de l'agresseur que du côté de la victime. Les associations que j'ai pu faire à propos des deux petits chats errants m'amènent à penser qu'ils nous représentent ma mère et moi dans des périodes de nos vies où nous étions en détresse et où nous n'avions pas bénéficié du soutien dont nous aurions eu besoin.

Dans le rêve, ma mère ne voit rien de cette scène pénible et de ma souffrance. Je ressens de la colère contre elle. Ce scénario représente assez bien les griefs que j'avais à son égard. Elle avait ses propres préoccupations et intérêts. Je ne la trouvais pas assez attentive aux conditions requises pour mon bien-être et à mes signes de souffrance.

Quand je suis venue habiter avec elle, à l'âge de huit ans, nous étions presque des inconnues l'une pour l'autre. Nous n'avions vécu ensemble que pendant de très brèves périodes.

Maintenant elle était mariée et ne travaillait plus. Aux yeux de tout le monde et à ses propres yeux, il paraissait logique que, maintenant, j'aille vivre avec elle.

Physiquement je ne lui ressemblais pas. J'étais le portrait de mon géniteur. Pendant des années elle s'est moquée de mon gros nez et j'ai mis beaucoup de temps à me réconcilier avec lui. J'enviais les filles qui avaient un visage de poupée.

En fait, quand je suis arrivée dans la vie de ma mère, elle avait d'autres priorités que de s'occuper de moi. Dans ce contexte familial j'étais plutôt une gêne.

Elle avait épousé Arcangioli , elle le trouvait gentil et il était d'accord pour devenir le père de sa fille. Elle n'était pas vraiment amoureuse de lui, mais elle avait trouvé quelqu'un sur qui s'appuyer. Elle ne travaillait plus, mais elle avait envie d'autre chose que de cette vie étriquée, auprès d'un homme qui s'était révélé d'une avarice extrême et qui, en conséquence, lui imposait des conditions de vie sans rapport avec ses réelles ressources financières. C'est lui qui tenait les cordons de la bourse et elle a dû renoncer à tout projet d'aménagement d'un cadre de vie agréable. Elle a progressivement désinvesti ce taudis dans lequel elle s'était fait piéger.

Compte tenu de la relation qu'elle avait avec son mari, elle ne pouvait vivre sa vie de femme amoureuse qu'avec d'autres hommes. Elle a eu quelques amants dont un qu'elle a beaucoup aimé et avec lequel elle a eu une relation durable.

Quand j'ai eu quinze ans, elle a eu l'opportunité de travailler comme représentante de commerce, elle m'a donc laissée à la garde du père Arcangioli. Elle avait à nouveau trouvé quelqu'un pour me garder et partir travailler ailleurs. Hélas pour moi, je suis restée pendant deux ans dans un tête-à-tête mortifère avec ce père que je détestais.

Enfant puis adolescente j'en ai beaucoup voulu à ma mère de ne pas s'être occupée de moi autant que je l'aurais souhaité. En fait, ça n'était pas si mal que ça et puis j'avais déjà une maman, Mme Berthaut.

J'imagine maintenant, avec une certaine angoisse, une mère qui s'accroche à un enfant en manque de père, se sacrifie pour lui, ne vit qu'en fonction de lui et lui fait porter ainsi une dette accablante dont il ne pourra jamais s'acquitter. Heureusement, j'ai échappé à ce scénario. Le regard de ma mère n'était pas rivé sur moi, elle regardait ailleurs et aujourd'hui je l'en remercie.

Ma mère avait et a toujours une grande qualité : elle parle. Elle est capable de parler d'elle, de sa vie, de ses sentiments, de ses relations amoureuses, sans pour autant faire preuve d'exhibitionnisme.

Avec elle je sais qu'il n'y a pas de secrets de famille ou de cadavres cachés dans les placards. Nous avons donc cohabité pendant neuf ans comme nous avons pu.

Une fois, alors que j'étais déjà grande, elle m'a fait la lecture. Je me le rappelle comme d'un moment rare dont le souvenir m'est précieux.

Quand je suis entrée dans l'adolescence, une sorte de complicité s'est établie entre nous.

Il y avait deux camps : d'un côté, ma mère et moi, et de l'autre, le père Arcangioli.

Quand elle est partie travailler ailleurs, je me suis retrouvée seule pour faire front. En tout cas cela lui a donné les moyens financiers de le quitter. Quand elle s'est séparée définitivement de lui en juin 1963, je suis partie avec elle. C'est sûrement un des plus beaux jours de ma vie.

Ma marraine

Après notre départ de Paris, ma marraine continue à s'intéresser à moi, même si notre relation n'a pas un caractère suivi. Pendant mon adolescence, alors que j'habite Clermont-Ferrand, je la rejoindrai pour des vacances à deux reprises. Une première fois à Paris où je passerai mes journées à faire du tourisme. Une seconde fois où je partirai avec elle et sa famille en Suisse.

Ces deux séjours ont été plaisants. Je me souviens plus particulièrement d'une discussion que nous avons eue à propos de chanteurs. J'étais une fan de Gilbert Bécaud et de Brassens. Elle essayait de me montrer la différence qualitative entre leurs textes.

Cette discussion m'a marquée, nos points de vue respectifs étaient révélateurs de nos appartenances à deux milieux socio-culturels différents.

En Suisse, je me souviens des grandes balades que je faisais avec son plus jeune fils qui avait une dizaine d'années et avec lequel je m'entendais bien.

J'ai toujours un grand livre de "Cuisine familiale et pratique" qu'elle m'avait offert. Dans son esprit il constituait une base de référence indispensable pour être une bonne mère de famille et une bonne épouse.

Alors que je vivais à Paris, nous nous sommes revues une fois. Nous avons déjeûné ensemble. Au cours de notre conversation, elle m'a parlé de deux choses. Quand

ma mère m'avait laissée avec le père Arcangioli pour aller travailler, elle s'était inquiétée. Elle avait peur qu'il instaure avec moi une relation sexuelle incestueuse.

Elle ne le connaissait pas et ne savait pas qu'il était incapable de transgresser cet interdit en acte. Cette remarque a dû faire son chemin à un niveau inconscient et entrer en résonance avec mon interprétation sur la relation que le père Arcangioli avait eue avec moi.

Quand elle vint me chercher à la gare, lors de mes premières vacances, elle m'aperçut sur le quai où je l'attendais. Je ne l'avais pas encore repérée et identifiée. Elle avait trouvé que j'avais l'air perdu, errant, comme prête à suivre le premier venu qui aurait bien voulu de moi. Elle avait bien perçu cette composante abandonnique de ma personnalité, qui s'était peu à peu développée sur le terreau des rejets et des ruptures relationnelles qui avaient jalonné mon enfance.

A cette époque, j'ai peut-être été choquée par ses propos et puis j'étais surtout intéressée par ma vie affective présente plutôt que par l'évocation du passé. En tout cas nous ne nous sommes plus rencontrées.

Je lui suis reconnaissante de ce qu'elle a fait pour ma mère et pour moi ; sans son aide les choses auraient pu plus mal tourner pour nous.

Ma scolarité

L'école primaire

J'habitais à deux kilomètres de l'école et je faisais le trajet à pied matin et soir ; le midi, je déjeunais à la cantine.

J'étais une bonne élève, toujours dans les quatre ou cinq premières.

Sur le temps de classe, j'ai peu de souvenirs précis sauf celui d'un événement pénible. Pour un motif que j'ai oublié, l'institutrice du CM1 m'a donné un jour une gifle violente. Elle a heurté la barrette qui retenait mes cheveux en queue de cheval, la barette s'est défaite et mes cheveux se sont répandus sur mon visage et mes épaules. J'ai dû récupérer ma barrette par terre. Je me suis sentie humiliée. C'était comme si le désordre de ma coiffure, la nécessité où j'étais de me pencher vers le sol, constituaient une atteinte à ma dignité et à mon intégrité physique.

Mes souvenirs les plus vivants concernent les récréations. J'étais très active et je m'amusais beaucoup. J'aimais tous les jeux des petites filles de mon âge. La balle, la marelle, la corde à sauter, le jeu de chat perché, les gendarmes et les voleurs,

les rondes, le jeu de la chandelle, les comptines mimées, ... J'adorais chanter, j'avais un livre de "Chansons de France" (1), et, avec les copines, on se regroupait pour les chanter ensemble. J'ai cherché et retrouvé ce livre aux Puces de Saint-Ouen.

Beaucoup plus tard je l'ai ressorti de ma bibliothèque pour travailler avec Jacques, un monsieur d'une quarantaine d'années, que je recevais en psychothérapie chaque semaine. Il vivait dans un foyer qui accueillait des adultes déficients mentaux ou psychotiques depuis l'enfance.

Jacques aimait beaucoup dessiner et, de mon point de vue, il avait un style bien à lui. Il voulait des modèles, il utilisait des catalogues et des magazines féminins. J'ai eu l'idée de lui amener des livres et en particulier celui-là pour élargir son stock de modèles (2). Il s'est intéressé aux textes des chansons, nous avons commencé à les fredonner pour enfin les chanter ensemble. Ces moments-là ont été des moments de plaisir partagé. Je ne sais pas s'ils avaient des vertus thérapeutiques, mais Jacques avait l'air de bien s'amuser, il souriait, ce qui tranchait avec l'état amorphe et somnolent dans lequel il était le plus souvent. Quant à moi, je retrouvais le plaisir que j'avais eu enfant en chantant ces chansons.

A l'école une copine avait ramené de chez elle une longue robe verte en taffetas. Nous nous en servions dans les chansons ou les comptines que nous mettions en scène. Cette robe était l'objet de toutes les convoitises et c'était un instant de bonheur quand le personnage que j'incarnais devait la porter.

Pendant la récréation qui succédait au repas de midi, les garçons et les filles étaient ensemble. A cette occasion j'ai fait une rencontre fracassante. Alors que nous courions, un gros et grand garçon et moi, nous nous sommes heurtés de plein fouet, je ne faisais pas le poids, et je me suis retrouvée avec quelques points de suture sur le crâne.

Il y avait une bonne entente entre les garçons et les filles, mais en dépit de certains émois qui pouvaient surgir, la distance était de mise. On s'intéressait aux garçons de loin et ils en faisaient autant.

J'avais une copine avec laquelle j'étais plus proche, mais je ne me souviens ni de son nom ni de son visage. De toute façon il n'était pas question de nous retrouver en dehors de l'école. Elle habitait une belle maison comme la famille de mon premier livre de lecture et moi, un taudis. Dans mon esprit, cela mettait entre nous une barrière infranchissable.

(1) Bibliothèque rouge et bleue, Editions G.P., Paris.
(2) Les illustrations de Guy Sabran sont très belles.

A la cantine, la nourriture était très ordinaire mais copieuse. C'était l'époque où Pierre Mendès-France faisait distribuer du lait dans les écoles. J'apportais un grand verre en plastique dans lequel j'avais mis du chocolat en poudre. J'adorais le lait et le chocolat et j'avalais le tout d'un trait.

Le lycée

A Clermont-Ferrand, il y avait un lycée pour les filles et un pour les garçons, de la sixième à la terminale. Ils se faisaient face de part et d'autre d'une grande rue.

En septembre 1957, je rentre en sixième. Je serai une bonne élève jusqu'à la fin de la seconde. Le lycée étant situé lui aussi à deux kilomètres de mon domicile, je mangeais à la cantine.

De ces sept années d'école émergent quelques souvenirs restés très vivaces.

- Les classes de sixième et cinquième -

Je me souviens du nom de trois de mes professeurs. La première, Mme Epstein, a été mon professeur de français en 6e et 5e. C'était une femme passionnante qui avait une forte personnalité. C'était elle qui m'appelait "mademoiselle moi, je" (1), je ne lui en tiens pas rigueur, elle ignorait ce qu'elle touchait. Elle avait tout de même été alertée par certains de mes propos. Un jour elle nous avait demandé ce que nous ferions si nous avions des enfants ; j'avais répondu que je leur mettrais une pancarte autour du cou avec leur nom écrit dessus pour qu'ils ne se perdent pas. A cette époque je connaissais mes origines et c'était la solution que j'avais trouvée pour éviter un nouveau malheur.

Elle avait fait une drôle de tête en entendant ça et elle en avait parlé à mes parents leur posant la question d'une éventuelle consultation chez un psychologue. Mes parents ne m'avaient rien dit et n'avaient pas donné suite à sa proposition.

A l'occasion d'une fête de fin d'année nous avions monté avec elle un spectacle. C'était une pièce chantée sur des airs de chansons pour enfants. C'était l'histoire d'un prince charmant qui partait à l'aventure pour trouver l'élue de son coeur. Elle commençait comme ça : "De bon matin j'ai rencontré le train d'un prince charmant qui partait en voyage. De bon matin j'ai rencontré le train d'un prince charmant dessus le grand chemin. Il n'avait pas de gardes du corps ni gens armés mais de simples petits pages ..." (2).

(1) cf. page 6.
(2) Dans la version originale, il s'agissait de trois grands rois. Peut-être cela vous rappelle-t'-il des souvenirs?

Comme il n'y avait pas de rôles pour tout le monde, j'étais la doublure du Prince Charmant. La copine qui devait jouer le prince est tombée malade pendant les répétitions et c'est moi qui suis devenue le Prince Charmant. J'étais le héros de l'histoire, j'incarnais un personnage masculin. C'était une expérience agréable, sur le plan narcissique j'étais gagnante. Je prenais ma revanche sur le personnage du "houx" (1), mais je n'étais toujours pas la princesse.

Pendant le cours de français, je me souviens d'un moment d'émotion intense lié à une récitation.

C'était l'histoire d'un marin qui rentrait chez lui et qui était accueilli par son chien :
"Comme le soir tombait, le maître est arrivé, vieux lui-même et hâtant son pas que l'âge casse, a murmuré le nom de son chien à voix basse, alors le chien a relevé la tête, a remué une dernière fois sa pauvre vieille queue, puis il est mort ..." (2). Cinquante ans ont passé et je me souviens encore des dernières lignes de ce poème. Quand je l'ai récité, je me suis trouvée plongée dans un drame où je suis devenue le vieux marin dont le chien venait de mourir, mais aussi le chien mourant. Je me suis rendue compte que cette émotion n'était pas partagée avec le professeur et mes camarades. J'ai éprouvé une sensation de solitude intense. J'étais la seule à éprouver un grand chagrin dont les causes me projetaient dans un univers où je n'avais pas de semblable.

Mlle Renée de Lormont était mon professeur d'anglais. Nos relations étaient difficiles. C'était une aristrocrate et j'avais un préjugé défavorable à l'égard de ces gens qui, à mes yeux, faisaient partie des nantis.

J'ai perdu mon livre d'anglais et je n'osais pas le dire à mes parents, je ne pouvais plus apprendre mes leçons et plusieurs zéros se sont alignés sur mon carnet de notes. Je suis restée brouillée avec la langue anglaise pendant toutes mes études secondaires. A l'université je suis tombée sur une enseignante avec qui j'ai bien accroché et j'ai obtenu de très bons résultats.

- De la quatrième à la seconde -

A partir de la quatrième, je commence une deuxième langue : l'italien. Je trouve que Mlle Perrier, qui enseigne cette matière, est très sympathique et j'obtiens de très bons résultats. Encore aujourd'hui je me demande pourquoi les mauvaises relations avec mon père n'ont pas, tout simplement, déteint sur l'apprentissage de cette langue. Quelque chose de plus compliqué s'est mis en route. Je n'ai jamais parlé italien avec le père Arcangioli. Des échanges avec lui dans sa langue d'origine seraient venus confirmer une filiation dont je ne voulais pas.

(1) cf. page 20.
(2) Si quelqu'un connaît cette poésie et son auteur, merci de m'en informer.

Depuis la 6e je faisais beaucoup de fautes d'orthographe. Et puis en 4e ou 3e, il y a eu un changement. Une professeure de français s'est intéressée particulièrement à moi et m'a fait travailler individuellement. J'ai énormément progressé et j'ai été première en français. J'en étais très fière.

- En première et en terminale -

C'est l'époque où ma mère est partie travailler comme représentante de commerce et où je me suis retrouvée seule avec le père Arcangioli.

Je n'arrive plus à m'investir dans ma scolarité et mes résultats se dégradent peu à peu. Je vais de moins en moins au lycée, je passe une partie de mes journées à errer dans la ville. J'arriverai finalement à passer mon premier bac et j'échouerai au second.

C'est une période dont je garde un très mauvais souvenir. Je n'avais pas les ressources psychiques pour affronter sans dommage ce nouveau départ de ma mère et surtout l'environnement dans lequel elle me laissait.

Je sais maintenant que progressivement je me suis installée dans un état dépressif, réactionnel à ce départ.

En classe de première, je suis tombée amoureuse de mon professeur de français. Elle devait avoir une quarantaine d'années. C'était une jolie femme très vivante, intelligente, passionnée par son métier. J'irai même jusqu'à lui écrire. Elle ne fera jamais allusion à quoi que ce soit concernant cette lettre. En tout cas, en français au moins, j'ai obtenu de bons résultats.

En terminale, mes absences au lycée se multiplient. Je me fais des mots d'excuses où j'imite la signature du père Arcangioli.

Les journées où je n'allais pas en classe se déroulaient ainsi : le père Arcangioli. partait au travail très tôt et je me retrouvais seule à la maison. Au lieu de me lever je restais au lit à dormir ou rêvasser. Quand j'en avais assez, je sortais et je commençais à errer dans la ville. Je parcourais des kilomètres sans but, comme une âme en peine. Je n'avais pas d'argent pour m'installer dans un café. L'hiver, quand il faisait froid, j'utilisais des techniques de clochard, j'allais à la poste, où il y avait des sièges, ou dans les églises, mais elles étaient mal chauffées. Quand il faisait bon, j'allais m'asseoir sur un banc au Jardin des Plantes.

A l'heure actuelle, je n'aime pas me promener sans raisons précises. Pour trouver

du plaisir à une sortie, j'ai besoin d'avoir un but sinon j'ai tendance à glisser dans un état d'errance psychique qui m'est désagréable. A l'extérieur j'ai besoin d'avoir un pôle d'orientation.

Au cours de mes pérégrinations, j'ai fait deux rencontres. Un monsieur d'une trentaine d'années, qui avait un cabinet d'assurances. Il avait une DS et il m'emmenait déjeuner dans des petits restaurants situés dans des villages autour de Clermont-Ferrand. Il était royaliste. Il n'a jamais tenté le moindre geste déplacé à mon égard. Je me demande encore quelle satisfaction il pouvait tirer de nos rencontres.

La deuxième rencontre a eu lieu alors que je m'apprêtais à passer mon deuxième bac. Il pleuvait. Sur le trottoir un homme vint à ma rencontre, nos regards se sont croisés, il m'a suivie et m'a abordée. Nous avons eu un coup de foudre réciproque. Il était beau, élégant. C'était un avocat parisien d'une trentaine d'années, qui était venu plaider en province. Le lendemain, nous avons dû nous revoir trois heures au café, puis il est reparti à Paris. Nous nous sommes écrit en poste restante pendant un an environ et un jour il n'a plus répondu à mes lettres.

Avec un écart d'une vingtaine d'années, comme ma mère, j'avais moi aussi rencontré mon parisien, mais il ne m'avait pas fait d'enfant.

Quelques années plus tard, je l'ai aperçu dans le métro, mais je ne me suis pas manifestée. Il était trop tard, nous ne pouvions plus être dans la même histoire.

Les copains - les copines

Pendant ces quelques années de lycée, j'ai eu quelques copines, pas de grandes amies comme on peut en avoir à l'adolescence. Il y avait un obstacle, je ne pouvais envisager de recevoir quelqu'un dans le taudis où je vivais. Nos rencontres se faisaient à l'école et sur les trajets d'aller-retour.

A cette époque les filles, qui avaient des conditions de vie comparables aux miennes ou plus précaires, suivaient rarement des études au lycée.

Près de chez moi, il y avait une famille avec plusieurs enfants, qui vivaient dans la misère. Les enfants étaient plus jeunes que moi et je les avais pris en sympathie. Je ne sais pas comment je m'arrangeais, mais je réussissais à voler un peu d'argent à mon père pour leur acheter de gros pains briochés et du chocolat, et je les invitais de temps en temps au goûter.

On jouait aussi ensemble. Je n'avais pas honte de les faire entrer chez moi. Ils étaient sales, mal nourris et mal vêtus. Je me sentais proche d'eux et j'avais envie avec mes petits moyens de leur offrir un moment de réconfort. Pouvoir faire des

cadeaux était une consolation pour moi : je n'étais pas complétement démunie et j'avais la possibilité de donner à d'autres.

Après le repas de midi avec deux ou trois copines, nous nous installions dans une classe vide qui faisait face aux classes du lycée de garçons. Les garçons nous faisaient des signes et nous avions trouvé une astuce pour communiquer avec eux. Nous tracions de grandes lettres sur des feuilles que nous appliquions sur les vitres. C'est ainsi que j'ai fait la connaissance d'un de mes premiers amoureux, Christian. Il habitait dans un village voisin et il était pensionnaire. Nous nous nous retrouvions le jeudi après-midi et nous allions flirter dans la chambre d'un de ses copains.

C'est un jour où nous avions rendez-vous que mon père m'a suivie et que j'ai reçu la gifle magistrale (1). J'ai perdu de vue Christian quand j'ai quitté Clermont-Ferrand à la fin de la classe de terminale.

Mes autres amoureux et mes autres copines, je les rencontrais pendant mes vacances chez ma grand-mère.

Ma vie se déroulait en effet dans deux univers séparés : le temps des vacances chez ma grand-mère où je retrouvais ma nourrice et l'environnement que j'aimais, et puis l'univers dégradé, générateur de solitude et de tristesse, qui était mon quotidien à Clermont-Ferrand.

Mes jouets

Pendant mon enfance, j'ai eu deux poupées et un baigneur dont je garde une image précise. Ils avaient des prénoms un peu flous et peu investis. J'avais aussi une armoire rose pour mettre les vêtements de mes poupées et un lit rose également, que mon tonton Berthaut m'avait fabriqué, plus un landau en osier que j'avais récupéré je ne sais plus où.

Quand nous avons quitté Clermont-Ferrand, j'ai emmené mes poupées et mon baigneur. Ma mère les a gardés un certain temps chez elle, puis elle les a donnés aux petites-filles de sa propriétaire. Elle ne me l'a dit qu'une fois que c'était fait. Aujourd'hui encore je regrette de ne plus les avoir avec moi.

Mes livres

Avec la bibliothèque du lycée je pouvais enfin lire autant de livres que j'en avais envie.

(1) cf. page 28

Mes goûts sont très éclectiques. Ils passent par des romans à l'eau de rose, des romans-photos aux bandes-dessinées (Mickey et ses compères). Selon mon humeur, je me plonge dans des lectures qui me ramènent vers l'enfance ou dans des livres sérieux pour les grandes personnes, des livres qui font penser.

Pendant une période, mes livres favoris sont des contes et légendes des différents pays. Je découvre les auteurs classiques, je fais quelques incursions du côté des philosophes avec plus ou moins de succès quant à leur compréhension.

En tous cas, je lis, je lis beaucoup, c'est un moyen privilégié pour m'évader de la réalité quotidienne, pour oublier le décor dans lequel je vis, l'ambiance désastreuse qui règne à la maison.

Certains livres vont devenir des livres de chevet. Je vais les lire et les relire sans jamais m'ennuyer. Je rencontre deux héroïnes qui vont devenir des amies très chères, des images d'identification puissantes. Dans mon miroir, c'était ces héroïnes que j'avais envie de voir.

- Douce-Fleur -

Vers l'âge de huit ans la propriétaire du logement de ma grand-mère m'offre un livre (1).

L'histoire se déroule dans un royaume d'Europe du Nord. Là, le peuple des elfes, des lutins, des trolls, des nains et des humains se partage le territoire. C'est un pays montagneux traversé par de grandes forêts. L'hiver il y fait très froid, la neige recouvre tout le pays.

Un jour d'automne, une vieille montagnarde trouve une toute petite fille endormie dans son pâturage. Elle l'accueille chez elle et l'appelle Douce-Fleur en souvenir du lieu où elle l'a trouvée. Elle l'élève, lui apprend à se débrouiller seule dans la vie, puis estimant qu'elle en a assez fait, elle meurt. L'enfant qui est devenue grande s'organise une petite vie laborieuse mais agréable. Comme elle a le coeur tendre, elle vient en aide à tous ceux qui souffrent, bêtes et gens. La nuit de Noël, la nuit où les animaux parlent, elle sauve un rouge-gorge de la mort. Il lui fait cadeau d'une plume magique. Quand elle la portera sur elle, elle n'aura jamais froid. Cette même nuit, elle vient au secours d'un vieux musicien misérable qu'elle installe dans sa chaumière. Quand, un an plus tard, celui-ci meurt, il lui fait cadeau d'une bulle magique. C'est avec l'aide de cette bulle magique qu'elle va essayer de réaliser son rêve : retrouver les nains de Blanche-Neige.

(1) Catherine Fontanes, *Douce-Fleur* , Bibliothèque Rouge et Bleue, Editions G.P., Paris, 1952. Illustration Guy Sabran.

Elle fait son baluchon et, accompagnée de son chat, elle part pour retrouver le chemin de la forêt profonde, là où vivent les nains. Elle ne retrouvera pas les nains de Blanche-Neige.

Comme ceux-ci étaient inconsolables, la reine de ce royaume enchanté les avait métamorphosés en sources, mais, “comme le veut la coutume”, il y a maintenant sept autres nains.

Douce-Fleur reçoit en cadeau les Pantoufles de l’oubli. Quand elle les met, elle oublie le pays d’où elle vient. La nuit, dans ses rêves, les souvenirs reviennent. Un ange vient la chercher et l’emmène pour lui montrer tous les gens qui souffrent, les pauvres, les malades, les infirmes, tous les laissés-pour-compte de la vie. Pour les aider, Douce-Fleur va leur envoyer les nains doués de pouvoirs magiques.

Après quelques déboires, les nains vont comprendre à qui ils doivent s’intéresser. Et c’est ainsi que chaque nuit, ils quittent le royaume enchanté pour soulager la misère des plus démunis, des plus faibles.

Douce-Fleur et son Minet vont vivre éternellement avec les nains, ils ne reviendront plus dans le monde qu’ils ont quitté. Douce-Fleur va prendre soin des nains qui, eux-mêmes, s’occuperont des humains.

L’histoire de cette fillette m’a beaucoup fait rêver. J’aurais bien aimé que ce conte soit une histoire vraie dont j’aurais été l’héroïne.

Son prénom, son histoire parmi les humains, sa façon d’être et son environnement me mettaient dans une relation de proximité avec elle :

- les prénoms (Douce-Fleur - Marguerite),

- les origines obscures (parents inconnus - père qui faisait défaut et mère à éclipses),

- le sauvetage par une mère d’adoption (la vieille montagnarde - ma maman Berthaut),

- la sensibilité à l’égard des animaux et des gens en souffrance,

- l’intervention de l’ange, une figure tutélaire qui s’impose de façon répétitive dans mon histoire,

- la nature environnante. En Corrèze, il y a de grandes forêts, des rivières coulant

dans des gorges, des hivers blancs de neige.

Dans le conte, le destin de cette petite fille est de rester pour toujours dans ce royaume enchanté, en compagnie des nains et de son chat. En fait, je n'ai jamais tout à fait renoncé au rêve d'avoir un destin semblable au sien.

Tout au long de ma vie, j'ai croisé des chats pour des moments de bonheur mais aussi de souffrance. Certains ont été des compagnons sur mon chemin, mais j'ai dû poursuivre ma route sans eux.

On peut dire que je me suis toujours tenue à distance de ceux qui paraissaient être mes semblables, mais qui, dans mon imaginaire, ne pouvaient pas l'être. La facette autistique de ma personnalité m'a amenée à me positionner en lisière du tourbillon social. Je n'ai pas eu d'enfant et je ne me suis pas mariée. Pourtant, adolescente, j'ai rêvé d'un mariage à l'église, vêtue d'une grande robe blanche vaporeuse.

Mes mouvements d'intégration durable à des institutions ont toujours concerné le domaine professionnel, sinon ils ont gardé un caractère transitoire.

A un moment ou à un autre j'étais dans la nécessité d'introduire une distance ou d'engager une rupture. Je rentrais dans ma bulle, mais elle n'était pas magique.

Le destin de Douce-Fleur représente un idéal. Rester éternellement une enfant ? Peut-être, mais une enfant autonome, comme l'était mon héroïne. Une enfant qui ne vivait pas seule, les nains et le chat constituaient une présence amicale, inaltérable, comme la chaleur de la plume du rouge-gorge. C'est peut-être juste ça que je souhaitais.

J'ai gardé une petite nostalgie de n'avoir pu vivre ce rêve. Elle transparaît dans des modelages, des peintures, des dessins, des collages que je réalise. Ils représentent un retour vers le monde de l'enfance, la recréation d'un monde enchanté.

- Gulla, fille de la colline -

"On m'appelle en général Gulla ..., mais mon vrai nom est Gunilla, Béatrice, Frédérike ..." (1). C'est ainsi qu'elle se présente à l'instituteur dont elle vient de rejoindre la classe. En écho, j'entends : "On m'appelle Annie, mais mon vrai prénom c'est Marguerite".

(1) Martha Sandwall-Bergström, *Gulla, fille de la colline*, Bibliothèque Rouge et Or, Editions G.P.,

Paris, 1954, p. 48.

L'histoire de Gulla comporte six livres qui seront publiés entre 1954 et 1961. Je vais grandir avec elle. Dans le dernier livre, elle se marie en grande robe blanche vaporeuse, celle que j'évoquais précédemment. Je ne la suivrai pas sur ce chemin-là.

Le récit a pour cadre la campagne suédoise au XIXe siècle. Un châtelain règne en maître tyrannique sur de vastes domaines. Les paysans, propriétaires de leurs terres, s'en sortent en travaillant dur, les métayers, eux, dépendent du bon vouloir de leur maître pour survivre.

Gulla est orpheline, ses parents sont morts dans un naufrage, elle est la seule rescapée. Sur sa chemise, on a trouvé ces trois prénoms finement brodés : "Gunilla, Béatrice, Frédérike". Alors qu'elle a douze ans, elle est placée chez un couple de métayers qui ont cinq enfants plus jeunes qu'elle. Elle travaille du matin au soir et se dévoue aux enfants avec lesquels elle noue des liens d'affection très forts. Un jour où elle fait une corvée au château, elle découvre le portrait de la fille du châtelain, elle porte les mêmes prénoms qu'elle. La gouvernante lui raconte l'histoire. La jeune châtelaine avait refusé le mari que son père lui avait choisi. Elle s'était enfuie avec un peintre, un barbouilleur qu'elle avait épousé et avec lequel elle avait eu une petite fille qui devait avoir le même âge que Gulla. La dernière fois que la gouvernante avait eu de ses nouvelles, elle lui annonçait son retour au château avec son mari et sa fille, espérant que son père lui accorderait son pardon, mais elle n'était jamais revenue et elle n'avait plus donné signe de vie.

Le mystère va être élucidé, Gulla est bien la petite fille du châtelain. Il lui demande de venir habiter avec lui, elle refuse. La femme du métayer vient de mourir, elle lui a fait la promesse avant sa mort de s'occuper de ses enfants. "Gulla tient sa promesse", c'est le titre du deuxième livre.

Gulla va effectivement tenir sa promesse. Après beaucoup d'épreuves, d'aventures et d'épisodes tragiques, elle viendra vivre au château avec les cinq enfants pour lesquels elle est devenue une grande soeur protectrice, un substitut maternel. Même le boeuf du métayer sera accueilli dans les étables du château.

Ce qui peut paraître comme un détail dans cette histoire n'en était pas un pour moi. Dans mon esprit, s'il convenait de s'occuper des gens qui souffraient, il fallait aussi s'occuper des bêtes.

Dans son entreprise de sauvetage, elle va être aidée par Dal-Pelle, un sorcier-guérisseur qui vit dans la forêt avec un chat, une poule et une chèvre, qui interviendront ponctuellement comme des auxiliaires.

Dans les troisième et quatrième livres, Gulla, devenue châtelaine, continue ses aventures. C'est maintenant une jeune fille qui éprouve ses premiers émois amoureux. Comme elle est riche, elle vient en aide aux malheureux chaque fois qu'elle le peut ; c'est-à-dire dans la mesure où son grand-père, qui est resté un homme dur, insensible à la misère des autres, le lui permet.

Au début du cinquième livre, l'auteur dit dans son avant-propos :

"Dans l'histoire de Gulla et de ses protégés, il s'agit d'une période de misère et de conditions malheureuses pour certaines couches de la société. Ce n'est qu'au début de notre siècle que de nouvelles idées ont aboli les anciennes conceptions, souvent dures. Les personnages décrits dans ce livre sont issus du souvenir que j'ai gardé des gens côtoyés pendant mon enfance, dans la pauvre et aride province du Smaaland. Les enfants étaient de mon âge, et mon livre les dépeint tels que je les ai connus : mal habillés, harassés et affamés ; c'est exactement ainsi que je les ai vus, dans la poussière ou dans la neige épaisse sur la longue route de l'école."

Contrairement à Douce-Fleur, cette histoire n'était pas un conte mais plutôt une chronique sociale romancée. Elle faisait résonner en moi les moments de précarité extrême que j'avais connus et les conditions matérielles dans lesquelles je vivais.

Dans le sixième et dernier livre, nous assistons au mariage de Gulla avec Tomas, un jeune homme avec lequel elle partage les mêmes idéaux. Tomas est orphelin, c'est un jeune homme instruit. Il a commencé des études de médecine qu'il a dû interrompre pour des raisons familiales. Il travaille d'abord comme comptable, salarié du châtelain, puis comme instituteur. Il s'intéresse aussi aux enfants handicapés (1) . Secondé par Gulla, il va redonner vie à une fillette handicapée mentale que ses parents, pensant que c'était mieux pour elle, avaient confinée dans un univers de solitude et de silence à l'abri du monde.

Comme l'avait fait sa mère, Gulla, pour épouser ce jeune homme, va devoir affronter son grand-père qui lui a choisi un autre prétendant mais va finir par accepter Tomas.

Gulla est quelqu'un de fort, elle sait ce qu'elle veut, et elle est tenace. Elle prend toujours la défense des êtres en détresse, des plus faibles, même si les conséquences qui en découlent sont pénibles, voire dramatiques pour elle. Bien sûr, elle connaît des moments de lassitude, de doute, de tristesse, mais elle reste fidèle à ses valeurs et les met en pratique.

(1) cf. p. 34.

Gulla représentait un modèle d'identification, un idéal dont j'avais envie de me rapprocher mais j'étais devant une tâche impossible. Nos histoires étaient trop divergentes. Ayant été reconnue par son grand-père, alors que le mien ne voulait pas me voir, elle devenait une riche héritière qui avait les moyens d'être généreuse. Elle avait traversé toutes les épreuves en restant droite et limpide. J'étais devenue la fille d'un homme que je détestais. Les années passaient et je continuais à vivre dans un taudis. Mon père biologique n'avait manifesté aucun remords pour sa conduite et il m'avait définitivement abandonnée. Je n'avais pas rejoint la classe sociale aisée dont il faisait partie. J'étais pleine de rancoeur et d'hostilité à l'égard de ce monde de bourgeois qui m'avait rejetée, de ces catholiques bien pensants mais malfaisants. J'occupais une place qui, à mes yeux, n'était pas celle à laquelle j'avais droit. La société avait une dette à mon égard.

C'est en allant chercher sur l'étagère les livres sur Gulla que je suis tombée sur "Petite Princesse" (1), qui était rangée à côté. Je l'avais oubliée. C'est en redécouvrant "Petite Princesse" que je me suis souvenue de "La petite Annie", une bande dessinée qui paraissait en feuilleton dans le journal de Mickey. Cette fois, je crois que la collection de mes héroïnes préférées est complète.

- Petite Princesse -

Dans ce livre, nous suivons les aventures de Sara durant la fin de son enfance et le début de son adolescence.

Sa mère est morte, son père très riche l'adore et il comble ses moindres désirs.

Après des années de bonheur, son père meurt, sa fortune s'est envolée. Sara se trouve plongée dans une misère extrême. Elle connaît le froid, la faim, les mauvais traitements. C'est grâce à un petit singe fugueur qu'elle va retrouver sa fortune et une nouvelle famille aimante.

Alors qu'elle est en grande difficulté, elle continue à venir en aide aux humains (Becky, sa petite compagne de misère) et aux animaux (Melchissedech, un rat qu'elle apprivoise).

(1) Frances Burnett, *Petite Princesse,* Bibliothèque Rouge et Or, Editions G.P., Paris, 1950.

Ce qui caractérise Sara, ce sont ses dons pour enseigner et sa soif d'apprendre. Elle a une imagination très riche, elle invente des histoires qu'elle raconte aux autres enfants pour les faire rêver ou les consoler. Elle joue à faire semblant et son thème favori est d'incarner une princesse même dans les moments où la vie est très difficile.

Sara a été aussi une image de référence. Enfant, je m'inventais des histoires dont j'étais le personnage principal. J'affrontais des dangers, des épreuves. Je sauvais des gens, je triomphais de mes ennemis, mais je restais magnanime à leur égard. Je me conduisais comme une vraie princesse. L'adolescence arrivant, ces histoires d'aventures se sont entremêlées avec des histoires d'amour et des scénarios érotiques. Comme Sara, j'avais cette envie d'apprendre, mais aussi de partager avec d'autres ce que je savais.

Vers l'âge de dix ans, pendant quelques mois, je suis devenue somnanbule. J'allais chercher un vêtement dans la penderie. Quand ma mère me demandait "où vas-tu ?", je répondais "à l'école". En fait tout au long de ma vie j'ai été à l'école, soit pour acquérir des connaissances, soit pour transmettre celles que j'avais acquises. Même si, à certaines périodes, mes symptômes ont fait obstacle à cet investissement, j'ai toujours retrouvé cette envie d'apprendre, de comprendre et de transmettre ce que je savais.

- La petite Annie - (1)

Cette petite fille, qui portait un de mes prénoms, vivait dans un orphelinat avec un chien. Elle était maltraitée par la directrice. Son chien partageait avec elle cette vie jusqu'à ce qu'elle soit adoptée par une famille ou que ses parents réapparaissent miraculeusement, je ne me souviens plus. Je l'avais oubliée, celle-là, et pourtant je me rappelle avec quelle passion je me plongeais chaque semaine dans ses aventures.

Ces quatre héroïnes ont des itinéraires et des caractéristiques en commun :

- A un moment de leurs histoires leurs parents viennent à manquer.

- Elles doivent accomplir des parcours très difficiles avant de pouvoir se tirer d'affaire et trouver des environnements qui leur permettent d'avoir des vies heureuses.

(1) Bande dessinée parue dans le *Journal de Mickey* dans les années 50.

- Elles ont de grandes capacités d'empathie et sont sensibles à la détresse physique et morale des gens et des bêtes. Elles viennent à leur secours dans la mesure de leurs possibilités.

- Ce sont des réparatrices pour tout ce qui est détérioré, cassé, déréglé. Des combattantes qui luttent pour les autres mais aussi pour elles-mêmes sans se décourager.

Dans ma psyché, les histoires et les façons d'être de Douce-Fleur, Gulla, Sara et Annie faisaient un tourbillon dans lequel j'étais entraînée.

A l'époque de ces lectures, je rêvais d'être avocate ou juge pour enfants :

- Avocate pour défendre la veuve et l'orphelin et plus sûrement les filles-mères et leurs enfants.

- Juge pour enfants pour démêler les imbroglios familiaux, désigner les coupables des faillites dans l'évolution d'un enfant, apaiser une culpabilité générée par mes fantasmes agressifs et mes conduites transgressives.

Ma préoccupation n'était pas seulement de fournir une aide ou de juger, mais aussi de comprendre ce qui, dans l'histoire d'un être humain, avait été déterminant pour son devenir. Je réfléchissais avec plus ou moins de pertinence et de cohérence au pourquoi et au comment des choses. J'avais des idées très arrêtées sur la façon de s'occuper d'un enfant, sur les moyens de réparer les torts qu'on avait pu lui causer ou de le remettre dans le droit chemin.

Mes centres d'intérêt, les thématiques de mes préoccupations contenaient en filigrane mes choix professionnels ultérieurs : éducatrice spécialisée, formatrice de travailleurs sociaux, psychologue, psychanalyste.

Je ne me rendais pas vraiment compte que j'étais moi-même psychologiquement perturbée. Mes orientations professionnelles se sont esquissées avant que je sois capable de prendre en compte ma propre souffrance psychique et que je m'engage dans une psychanalyse.

Ce sont mes relations amoureuses chaotiques, avec leurs incohérences, leurs

échecs, leur caractère débridé qui ont servi de révélateurs pour cette prise de conscience. C'est un épisode de ma vie plus tardif et il n'est pas encore temps de l'aborder.

Des bouffées d'oxygène

- La danse classique -

A mon arrivée à Clermont-Ferrand, ma mère m'a inscrite à un cours de danse classique. L'école de danse dépendait du théâtre municipal. Les cours étaient gratuits. Ils avaient lieu dans le théâtre et, pour s'y rendre, on passait par l'entrée des artistes. C'est avec un petit frisson de plaisir que je franchissais la porte. On accédait ensuite à un vaste escalier en colimaçon. Il y régnait une odeur de moisi qui ne me déplaisait pas. On arrivait ainsi aux loges et à la salle de cours. Les cours étaient dispensés par une femme sévère et exigeante. Son mari faisait un accompagnement musical au piano. De temps en temps, il tentait une plaisanterie mais elle le remettait rapidement à sa place. L'ambiance était donc très studieuse et nous nous appliquions à faire de notre mieux.

Cette technique de danse est très codifiée. Elle ne laisse aucune place à l'improvisation ou à la libre expression du corps. Elle exerce sur lui des contraintes pour lesquelles il n'est pas construit. A cette époque, je ne m'en souciais guère, mes goûts pour la performance physique, l'exhibition y trouvaient leur compte.

Ai-je rêvé de devenir danseuse-étoile ? Peut-être, mais ce qui me semblait alors le sort le plus enviable, c'était celui de la "vedette" du cours ; celle qui faisait des pas de deux avec un jeune homme et qui dansait en solo.

Chaque année, l'école de danse donnait un spectacle et je pouvais monter sur scène. Je n'aurais pas cédé ma place pour un empire. Une odeur de poussière parfumée flottait dans l'air. J'avais le trac de l'artiste. Je pouvais me maquiller, enfiler un tutu vaporeux. Quelques années plus tard, j'ai refait de la danse, mais de la danse moderne. Il y avait une dimension d'improvisation et d'expression qui me convenait bien.

L'adolescence arrivant, mon corps s'est transformé. Je n'avais plus le profil physique de la danseuse classique filiforme. Je n'avais donc aucun espoir d'occuper un jour la place de la vedette et j'ai arrêté de prendre des cours.

- La Croix Rouge -

Vers dix-sept ans je suis devenue secouriste à la Croix Rouge. J'avais trouvé là un excellent motif pour sortir et j'en ai profité au mieux. Parmi les secouristes il y avait

un gros garçon qui devait avoir à peu près mon âge. Je lui plaisais beaucoup, il ne me plaisait pas. Je me suis amusée à le faire marcher. J'avais trouvé une bonne occasion pour mettre en oeuvre mes projets de règlements de comptes avec les messieurs.

- Les vacances -

A quelques exceptions près, à Noël, à Pâques et pour les grandes vacances, je retournais en Corrèze chez ma grand-mère. C'était une grande bouffée d'oxygène.

Je prenais le train jusqu'à Ussel puis le car. Il y avait vingt kilomètres d'une mauvaise route défoncée et sinueuse. Le car s'arrêtait souvent, le chauffeur prenait ou livrait des paquets. Il faisait aussi la causette avec des connaissances, buvait un coup ou cassait une petite croûte. Le car n'était pas chauffé et l'hiver il faisait un froid de canard, ça sentait l'essence. Mais tout cela m'était égal, j'étais sur le chemin de la liberté. Je revenais dans ce village où j'avais vécu les années les plus heureuses de ma vie. Je retrouvais ma maman Berthaut. Je vivais avec ma grand-mère que j'aimais bien et avec laquelle je m'entendais bien.

L'atmosphère s'est un peu détérérioré quand mon oncle maternel, qui vivait avec ma grand-mère, a commencé à se saouler d'abord les samedis soirs puis de façon de plus en plus fréquente. En général, il cuvait en silence ou allait se coucher en rentrant mais il y a eu quelques grandes scènes dramatiques où il menaçait de se suicider, où il était délirant, agressif. Enfin, tout le monde en est sorti vivant. J'en ai gardé une certaine crainte à l'égard des hommes alcoolisés. Je redoute d'éventuels comportements auto ou hétéro agressifs difficilement maîtrisables. Au début de l'âge adulte cela m'amènera à me séparer d'un homme que j'aimais mais qui était en train de glisser sur cette pente. Il me semblait insupportable de partager ma vie quotidienne avec lui.

Mais je ne passais pas mes journées avec mon oncle et à part ces orages qui venaient obscurcir le ciel, la vie chez ma grand-mère restait agréable.

La campagne autour du village constituait un formidable terrain de jeu et d'exploration. Dans les bois et les forêts alentour j'étais chez moi. Dès que des champignons étaient annoncés, je me précipitais avec mon panier pour arpenter les bois environnants. J'étais comme un chien qui cherche une piste, les yeux balayant le sol, à l'affût de la moindre apparition d'un champignon dans mon champ de vision. Quand j'en apercevais un, c'était le plaisir de la découverte, ce plaisir je le savourais deux ou trois secondes avant de cueillir le champignon. J'étais à la fois chercheuse, découvreuse et prédatrice. Cette association me convenait très bien. C'était la seule chasse que je pouvais faire sans me sentir coupable.

Il y avait aussi la cueillette des châtaignes, des noisettes, des noix, des mûres et des

fleurs sauvages. Les premières années je me limitais au bois tout proche du village. C'était à la lisière de ce bois que Jean-François Mauriange avait été abattu et qu'avait été posée la première plaque commémorative. J'allais lui faire une visite en passant et je déposais un bouquet de fleurs des champs.

J'allais souvent voir ma maman Berthaut soit pour déjeuner chez elle, soit pour passer l'après-midi. Elle me faisait de bonnes choses à manger et il y avait toujours des gâteaux pour le goûter. Je n'avais rien de particulier à faire quand j'étais chez elle mais je me sentais bien en sa compagnie. Mon goût pour les aliments sucrés, associés à un sentiment de bien-être, a persisté au fil du temps.

Durant mes visites chez elle, j'allais faire une balade dans le petit bois derrière la maison. Enfant je tricotais des robes pour mes poupées, plus tard je me suis tricoté une immense écharpe moitié rouge, moitié bleue, que je n'ai jamais mise, ainsi qu'un pull avec un décolleté en V que j'ai porté pendant quelque temps.

Très récemment je me suis remise à tricoter, d'abord des écharpes puis des silhouettes de petites filles que j'habille de vêtements en tricot ou tissus, des animaux, des arbres, des maisons. Ils entrent dans la composition de tableaux peints sur lesquels je les couds ou je les colle.

Une cinquantaine d'années plus tard, j'ai retrouvé une activité qui faisait écho à celle de mon enfance. Les petites filles tricotées sont des tentatives, j'espère réussies, pour reconstruire la petite fille que j'ai été, pour lui donner une forme, une enveloppe. Peut-être une création de la petite fille que je n'ai pas eue et de celle que j'aurais voulu être.

Chez Mme Berthaut je rencontrai Gaby, une femme intelligente et très sympathique. Elle avait épousé Pierrot, un des neveux de Mme Berthaut et ils vivaient dans la maison d'à côté. Quand nous bavardions toutes les trois et que nous évoquions mon sauvetage par Mme Berthaut, elle parlait de la "pauvre petite chatte" que j'avais été. Je suis convaincue que cette image s'est collée en surimpression sur ma propre image. Cette surimpression ayant persisté, pour mon bien-être je devais faire évoluer l'image de la chatte. La pauvre petite chatte, que Mme Berthaut avait accueillie dans un état psychique et physique assez lamentable, devait reprendre du poil de la bête pour devenir une petite chatte heureuse et bien portante qui grandirait. Cela n'était pas une mince affaire et il m'a fallu de longues années pour la faire évoluer. Les blessures se sont refermées mais il reste des cicatrices douloureuses quand on y touche.

Après avoir écrit les lignes qui précèdent, je fais un rêve qui remet en lumière les petites-filles-chattes tricotées et confirme leur fonction réparatrice. Ce rêve met en scène une chatte noire, Myrtille, qui est morte depuis quelques années :

J'apprends que Myrtille, qui a disparu, a été recueillie par des gens. Je pars en voiture pour aller la chercher. Elle s'est installée dans la boîte à gants d'une voiture.

Je découvre alors qu'il ne s'agit pas de Myrtille car la chatte que je vois a un poil gris. En la sortant de la boîte à gants, j'ai abîmé son pelage et je me mets à lui tricoter une nouvelle fourrure constituée de différentes pièces que je vais assembler par des coutures.

51

Après la mort de Mme Berthaut, j'ai continué à faire des visites à Gaby, par affection pour elle, mais aussi à cause de sa proximité avec Mme Berthaut. Aujourd'hui, elle vit dans une maison de retraite et sa fille veille sur elle.

Pour aller du village à la maison de Mme Berthaut, au lieu de suivre la route, on pouvait emprunter un tout petit chemin qui commençait au carrefour de la Croix du Buis (1) . Ce chemin était bordé de deux grands talus couverts de haies. Au pied de celles-ci poussaient des fleurs des champs, en particulier des violettes. J'aimais beaucoup emprunter ce chemin. Il descendait en pente douce jusqu'à la maison. Je pouvais le dévaler à toute vitesse ou bien prendre le temps d'y cueillir des fleurs, des fraises des bois. A l'adolescence il m'arrivait de m'y faire accompagner par un amoureux.

Beaucoup plus tard j'ai fait des rêves récurrents où il était question d'un chemin que je parcourais toujours dans le même sens à toute vitesse, comme si j'avais des ailes. Quelquefois j'étais seule, d'autres fois j'y rencontrais des gens, il y avait des poursuites, des compétitions. Peut-être que ce chemin représentait parfois le cordon ombilical de la maison de Mme Berthaut qui, elle, se transformait alors en ventre tiède dans lequel je pouvais venir me loger.

A deux kilomètres du village il y a un lac dans lequel on peut se baigner. On peut y pratiquer différentes activités nautiques. Il y a un casino (bar-restaurant-hôtel-dancing). La seule activité accessible à tout le monde était la baignade, c'était gratuit. Quand j'ai grandi, j'ai regardé avec envie ces gens qui avaient les moyens de s'offrir tous ces plaisirs auxquels je n'avais pas accès. Les différences de classes sociales et leurs conséquences s'imposaient à moi. Ma rancune contre les riches trouvait de quoi s'alimenter.

Ces temps de vacances permettaient des rencontres avec les garçons.

Enfant, je passais l'essentiel de mes journées à jouer à des jeux de filles mais aussi de garçons. Quand l'adolescence est arrivée, mon principal centre d'intérêt, c'était les garçons. D'abord la recherche de trajets où nous pouvions nous croiser, échanges de regards et de sourires à distance, puis contacts plus rapprochés, discussions, flirts. A cette époque, les garçons et les filles avaient des vies relativement séparées. En plus j'étais enfant unique et je ne côtoyais pas de garçons au quotidien. La planète garçons était la grande découverte que j'avais envie de faire, mes intentions n'étant pas forcément pacifiques.

Pendant l'enfance, je me souviens avoir éprouvé certains émois diffus en jouant au docteur. Une scène reste gravée dans ma mémoire. Nous étions quatre ou cinq garçons et filles regroupés en cercle et nous nous sommes montrés réciproquement

“comment nous étions faits”. Toujours dans la période de l’enfance, j’ai été amoureuse d’un garçon de mon âge dont j’avais fait la

(1) cf. p. 17.

connaissance chez Mme Berthaut. C’était un petit parisien qui se présentait à moi avec cette aura prestigieuse, qui me laissait béate d’admiration (1). Nous allions jouer ensemble au stade municipal et il me “faisait marcher”. Un jour il s’est brusquement écroulé sur le sol, faisant semblant d’être mort. Je n’étais pas tout à fait sûre que c’était “pour de faux”. Un autre jour il m’a raconté qu’il avait perdu sa couronne et nous avons cherché autour du stade, dans les touffes de roseaux, pour la retrouver. Bien sûr, lui faisait semblant, moi pas. Je pensais alors que cette couronne était une couronne en or destinée à une dent. Cet épisode garde un caractère énigmatique, je m’étonne encore de la grande naïveté dont je pouvais faire preuve. Il exerçait sur moi une telle fascination que j’étais prête à croire tout ce qu’il pouvait inventer. Ce petit garçon devait être un brin hystérique et moi j’étais une petite gourde. Ca a été ma première et seule expérience de ce genre avec les garçons. Nous nous sommes assez vite perdus de vue et je n’ai pas d’autres souvenirs nous concernant.

Vers l’âge de douze ans j’ai eu un amoureux transi. Une chose était claire, il m’aimait, je ne l’aimais pas et je le faisais tourner en bourrique. Je menais avec lui un petit jeu sadique qui durera plusieurs années. J’avais trouvé un objet idéal pour exécuter ma vengeance sur la gent masculine. Je me rends compte qu’il était bien trop gentil, attentionné et tendre pour m’intéresser. Pendant ce temps, je lorgnais sur une sorte d’ours mal léché chez lequel je croyais reconnaître les signes de la virilité telle que je me la représentais.

Aux alentours de seize ans, j’ai eu une petite amourette avec un adolescent parisien, en vacances avec ses parents. Il n’avait pas le style XVIe arrondissement mais plutôt le style banlieue-prolo. C’est avec lui que j’ai osé, sans grande conviction, mon premier “french kiss”. Il m’avait raccompagnée une fin d’après-midi et nous avons échangé ce baiser dans une petite ruelle près de chez ma grand-mère. La ruelle longeait une bâtisse où le boucher entreposait des peaux de moutons avant de les donner à une tannerie. Autour il régnait une forte odeur, mais, comme dit le proverbe, “à coeur vaillant rien d’impossible”.

Parmi les copains de mon oncle, il y en a eu un pour qui j’ai eu le béguin mais, de toute évidence, je n’étais pour lui qu’une gamine qui ne pouvait être sexuellement attractive.

A l’époque des “blousons noirs” il y avait dans le village quelques garçons qui pouvaient répondre à cette description, habillés et coiffés selon leur code, perchés sur leurs motos pétaradantes. Quand je les apercevais, je ressentais quelques frissons d’excitation. On leur attribuait des conduites délinquantes mais la rumeur allait peut-être au-delà de leurs débordements réels.

(1) cf. page 2.

J'éprouvais une certaine attirance pour les garçons qui étaient "à la marge". Je développais des rêveries sur des rencontres et des étreintes avec des garçons style hommes des bois, hirsutes et mal dégrossis.

Il me semble que les scénarios que j'imaginais n'étaient pas sans rapport avec le conte de Perrault "La belle et la bête". Grâce à mes talents et à mon pouvoir de séduction, l'homme-bête, qui obéit à ses instincts de prédateur, devait sûrement se transformer en Prince Charmant qui tomberait à mes genoux.

Ces premières histoires d'amour et de haine, réelles ou fantasmées, avec les garçons contenaient les prémices de relations ultérieures que j'allais instaurer avec les hommes.

La religion

Je suis née dans une famille catholique pratiquant avec modération mais conviction. Mme Berthaut était également croyante. Dans ce milieu social la croyance se situait au niveau de la foi du charbonnier. Le dogme religieux était accepté sans discussion ni réflexion. Il était associé à des idées toutes faites sur ce qu'il convenait de faire ou de ne pas faire, à des superstitions. Le diable y tenait une place importante. J'étais au diapason de ces croyances. A la messe je chantais à pleine voix des chants en latin sans en comprendre le moindre mot. Immergée dans la musique, les voix, l'odeur de l'encens, j'avais un petit moment d'extase, de ferveur religieuse.

Pendant la période de Noël on installait une crèche dans l'église. Devant la crèche était posé un tronc sur lequel était assis un ange. Quand on mettait une pièce dans le tronc, l'ange hochait la tête en signe d'approbation. Enfant, je le contemplais avec une certaine émotion. Comme si cette petite mise en scène ouvrait la porte sur un monde magique et merveilleux.

La foi des habitants du village était imprégnée d'une légende et d'une histoire.

On racontait qu'à la fin du XVe siècle un bouvier, accompagné de ses boeufs, traversait la forêt proche du village quand un orage terrible avait éclaté. Il s'était alors adressé à la Sainte Vierge en lui demandant sa protection, lui promettant de lui faire construire une chapelle si elle veillait sur lui. A peine avait-il terminé sa prière que la foudre tombait à quelques mètres de lui sur un châtaignier. L'arbre se fendit en deux et à l'intérieur apparut une statue de la vierge.

La vierge avait été emmenée en procession à l'église. Tout d'abord le bouvier n'avait pas tenu sa promesse. La vierge avait disparu de l'église et on l'avait retrouvée sur le lieu de son apparition. Le bouvier avait dû faire construire la chapelle et la vierge était restée à l'église où on peut la voir encore aujourd'hui. Chaque année on conduit sa statue en procession sur le lieu de son apparition, où la chapelle a été construite. J'ai participé longtemps avec ferveur à ce pélérinage, ayant même le privilège de porter la vierge quand je suis devenue grande. Passons maintenant à l'histoire : dans cette chapelle on a placé une statue de la vierge tenant l'enfant Jésus sur un bras, l'autre étant levé en signe de bénédiction. Un jour deux gendarmes passent devant la chapelle. L'un deux veut faire son malin et tire sur la statue. Le bras levé s'effondre. Quelques temps plus tard, en nettoyant son arme, il fait une fausse manoeuvre et une balle vient se loger dans son bras. On sera obligé de le lui couper.

Aujourd'hui on peut voir la trace d'une cassure sur le bras levé de la statue de la Vierge. Voilà la légende, voilà l'histoire. On peut remarquer que l'histoire met en avant une loi archaïque, la loi du talion : oeil pour oeil, dent pour dent. Quant à la légende, elle illustre bien le proverbe : "chose promise, chose due". Je reste attentive au respect de ce proverbe et pour moi la fiabilité de quelqu'un se mesure à sa capacité à s'y conformer.

Enfant et adolescente, j'étais très croyante. Je me rappelle encore de la formule utilisée pour la confession : "Bénissez-moi mon père parce que j'ai péché, par pensées, par paroles, par actions et par omissions". Avec cette formule on était littéralement coincé, aucune échappatoire possible. On pouvait être coupable de fantasmes, de choses qu'on aurait faites ou dites et de choses qu'on n'aurait pas faites ou pas dites.

Ce que je retiens de cette religion, telle qu'elle m'a été transmise, c'est le poids de la culpabilité qu'elle a fait peser sur moi. J'avais des désirs sexuels répréhensibles et un amour du prochain quelquefois bien défaillant. Il y avait quand même un avantage dans cette religion. Après la confession on était absous de ses péchés, seulement assez vite tout était à recommencer. La liste des péchés s'allongeait à nouveau et tout était à refaire. C'était un fonctionnement en boucle.

Après avoir été baptisée, j'ai donc fait ma confirmation, ma communion privée puis ma communion solennelle. Quand j'ai fait ma communion solennelle, il me semble que je n'avais pas la conscience tout à fait tranquille. Avec les copines on se racontait des histoires sur des filles qui avaient pris feu au cours de cette cérémonie parce qu'elles étaient en état de péché et je n'étais pas tout à fait rassurée sur la

pureté de mon âme.

55

A l'adolescence j'ai eu quelques élans pour vivre une foi plus exigeante. En semaine avant de me rendre au lycée, j'allais à ce qu'on appelait la première messe mais cet élan fut de courte durée. Si mes souvenirs sont bons, il a succédé à un camp pour adolescentes dans lequel j'avais passé une quinzaine de jours. Il était encadré par des prêtres et j'étais tombée amoureuse de l'un d'entre eux. C'était un bel homme qui avait beaucoup de charme et un regard de velours. Il avait un collègue auprès duquel je me confessais. Il m'interrogeait sur ce que je faisais avec mes petits amis avec un certain intérêt que je n'avais pas repéré à l'époque. C'était lui aussi qui, au cours de la visite d'une église, m'avait désigné une sculpture à cheveux longs comme la figure de la pécheresse tentatrice. A cette époque, j'avais les cheveux longs et c'était pour moi un atout de séduction important. Dans cette affaire j'étais assez partagée. Etre la femme qui a un pouvoir sur les messieurs pour les faire trébucher, c'était séduisant mais il y avait une culpabilité en prime.

La situation se compliquait encore à cause de ma proximité avec les anges, acquise par l'intermédiaire de ma mère. Un héritage symbolique que j'avais accepté et dont j'étais plutôt heureuse. Même si avec l'arc(h)ange qui avait succédé à l'ange je m'étais engagée dans une lutte où je n'avais pas le dessus, je continuais à croire qu'il y avait encore des anges bienveillants pour veiller sur moi.

En juillet 1963 je viens d'échouer à mon deuxième bac. Ma mère se sépare d'Arcangioli ; bien entendu je pars avec elle. Ce jour-là est un des plus beaux jours de ma vie. Ma mère est toujours représentante de commerce. Elle vend des abonnements à une revue pour la jeunesse d'ailleurs plutôt bien faite. Je passerai une partie de mes vacances avec elle et une autre chez ma grand-mère où nous allons entreposer un certain nombre d'affaires (livres, vêtements, etc...). A cette époque ma mère n'a pas encore d'appartement.

A la rentrée de septembre, elle emprunte de l'argent à son beau-frère et m'inscrit dans une école religieuse, à Auch, dans le Gers. Elle a à nouveau trouvé un lieu où des gens vont m'accueillir et s'occuper de moi. Je deviens pensionnaire à Sainte Ursule de l'Oratoire pour refaire une classe de terminale et repasser mon bac.

Je ne remercierai jamais assez ma mère pour cette décision qu'elle a prise et qui a considérablement pesé sur mon avenir professionnel et personnel.

L'école est située à la sortie de la ville. C'est une grande bâtisse qui longe la rue. A l'arrière on trouve de petits bâtiments annexes et un petit parc arboré qui descend en pente douce jusqu'à un court de tennis qui a dû connaître des jours meilleurs. Tout autour il y a un grand mur que je n'ai jamais essayé d'escalader pour faire une promenade nocturne. Dans cette école j'étais bien et je vais passer une bonne année. Je vis dans un cadre assez strict mais sécurisant dans lequel je peux réinvestir mes études. Je suis débarrassée du père Arcangioli, je me sens à l'aise dans l'environnement qui est devenu le mien.

Cette année sera fertile en bonnes rencontres aussi bien du côté des professeurs que des élèves. En terminale, il n'y a qu'une classe et elle prépare au bac philo. Nous sommes 17 élèves, bien sûr uniquement des filles. Celles qui sont

pensionnaires (trois ou quatre) ont un statut privilégié quant à leurs libertés de mouvements et à l'organisation de leur temps libre. Certaines soirées, nous nous installions dans notre salle de classe et, toutes lumières éteintes, nous écoutions la *Symphonie Fantastique* de Berlioz.

Je vais me faire deux amies. La première s'appelle Angeline. J'avais bien raison de penser qu'il y avait encore des anges pour veiller sur moi. Angeline est un peu plus âgée que moi, elle est également pensionnaire. C'est quelqu'un qui vit intensément sa foi, elle souhaite devenir religieuse. Elle se conduit avec moi comme une grande soeur bienveillante et tolérante à l'égard de mes côtés pas catholiques. Elle ne loge pas au dortoir mais bénéficie d'une chambre individuelle où, le soir, nous aurons de grandes discussions.

Ma seconde amie se nomme "Vevette", elle fait partie de ces gens dont on a envie de dire qu'ils sont naturellement bons. Sa famille fait partie de la petite bourgeoisie de la ville, elle m'invitera chez elle et à la fin de l'année scolaire, quand elle se mariera, je serai de la fête.

Pour l'occasion, ma mère m'achète une très belle robe en soie dont j'ai encore une image très précise. Il y a ainsi quelques vêtements jalonnant mon enfance et mon adolescence que j'ai beaucoup aimés ou détestés et que je peux encore décrire avec beaucoup de précisions.

Dans l'école il y aura trois adultes qui deviendront des images de référence. Ils sont tous les trois engagés avec passion dans la voie qu'ils ont choisie.

Il y avait Mère Marie-Marcelle qui enseignait les maths et la physique et un prêtre qui passait régulièrement dans l'institution. Avec eux j'avais de grandes discussions sur Dieu, la vie, les êtres humains. Ils sentaient bien que j'étais une brebis tourmentée en danger de s'égarer, que j'hésitais entre rejoindre le troupeau ou prendre le maquis et faire de la résistance face aux pouvoirs en place. C'étaient deux personnes intelligentes, cultivées et très tolérantes. On était loin de la foi du charbonnier de mon environnement d'enfant.

La troisième personne était notre professeur de philosophie, un monsieur qui approchait la quarantaine. On sentait bien le plaisir qu'il avait à nous transmettre ses connaissances. Ces cours étaient très vivants et il avait beaucoup d'humour. Quand il faisait beau, il nous emmenait dans la campagne toute proche et nous dissertions en nous promenant, sur le modèle instauré par Aristote dans le Lycée qu'il avait créé.

A l'occasion d'une fête qui aura lieu dans l'école, je ferai une quatrième rencontre : Clarisse, une ânesse. Les religieuses d'un couvent voisiin l'avait prêtée pour que les enfants, présents à la fête, fassent des promenades en carriole. Clarisse va rester quelques jours et entre nous ce sera le grand amour. Je m'occupe d'elle, je lui fais des câlins, à l'occasion je grimpe sur son dos. Peu à peu je vais être imprégnée de

son odeur. Apparemment ça ne dérange personne et surtout pas moi. Je serai très triste quand elle partira. Quelques mois plus tard, j'apprendrai qu'elle vient de mourir. Quand je repense à cette année scolaire, Clarisse occupe une place importante.

Pendant mon séjour à l'école je vais mettre en veilleuse mon intérêt plus ou moins bienveillant pour la gent masculine, néanmoins je ferai quand même deux exceptions. D'abord, à la fête qui a lieu à l'école, je vais rencontrer un garçon avec lequel je vais trouver un petit coin, dans un des bâtiments annexes, pour flirter tranquillement. Cette rencontre n'aura pas de suite.

Malgré cette vie parfaitement réglée, apparemment limpide et sereine, mes vieux démons étaient toujours là. Pendant un week-end où j'étais de sortie, j'ai fait venir mon amoureux transi pour lui soutirer de l'argent. Je ne sais plus quelle histoire j'avais inventé mais il est venu me voir. Je crois bien que le profit que j'en ai tiré n'était pas à la hauteur de mes espérances.

Cette année a été une année de répit où j'ai été provisoirement protégée de la dérive psychique et physique qui s'étaient manifestées les deux années précédentes. J'ai profité au mieux de ce temps sur le plan scolaire. J'ai repassé mon bac avec succès, avec de très bonnes notes en maths et en philo. Mes résultats en anglais sont restés inchangés, c'est-à-dire mauvais. Je n'ai pas trouvé l'enseignante qui aurait pu me reconcilier avec cette matière. Le miracle se produira beaucoup plus tard au début de mes études de psychologue.

En juillet 1964 je suis bachelière et je décide d'entrer en faculté.

Ma mère, pour son métier, parcourt les départements du sud-ouest de la France. On décide donc que je vais vivre à Toulouse et m'inscrire à l'université pour, me semble-t-il, faire Propédeutique Lettres. Avec quel projet professionnel, je n'en ai pas le moindre souvenir.

Nous trouvons une chambre à louer chez une famille accueillante et sympathique dans la banlieue de Toulouse.

Je m'installe dans cette ville où je suis censée être étudiante. En fait, sauf pour l'inscription, je crois bien que je n'y mettrai jamais les pieds, sinon quelques fois au début, et ce n'est pas sûr. Je vais reprendre sous une autre forme mon errance momentanément interrompue par mon séjour dans l'école religieuse. Pour mes nombreux parcours, j'ai un nouvel atout : ma mère m'a acheté un Vélosolex d'occasion, ce qui me permet de sillonner allègrement la ville.

De la mi-janvier à la fin avril 1965, pour arrondir mes fins de mois, je fais un petit boulot de quelques heures par semaine, comme télé-vendeuse.

Qu'est-ce que je fais de mes journées et de mes nuits ? Quand je repense à cette période de ma vie, une image s'impose : je suis installée à une terrasse de café, sur une place bordée par des arcades.

J'ai un flirt d'un soir avec un garçon qui me propose de me sodomiser car, me dit-il, c'est sans risque de grossesse pour moi. Je noue une amitié amoureuse avec un étudiant d'origine libanaise. Il est blond aux yeux bleus. Comme moi c'est un fana de rock et nous allons danser ensemble, jusqu'à l'aube, des rocks endiablés.

J'aurai aussi un petit flirt avec le fils de la famille chez laquelle je vis. Il ne me plaît pas mais de temps en temps je lui accorde quelques faveurs. Il fait partie de ces garçons sur lesquels j'exerce mon pouvoir de séduction. J'éprouve un plaisir

sadique à les sentir affectivement ou sexuellement dépendants et, dans une certaine mesure, à disposer d'eux. Je souffle le chaud ou le froid en fonction de mon humeur du moment.

J'ai aussi une copine, une jeune fille très gentille et joyeuse. Elle fait partie d'une famille d'aristocrates. Elle a de nombreux frères et soeurs et la famille ne roule pas sur l'or. Nous faisons des sorties ensemble et nous nous amusons bien.

Un événement important va marquer cette période. Pour la première fois je vais faire l'amour avec un homme. Il s'appelle José, je ne sais plus comment je l'ai rencontré. C'est un beau jeune homme noir qui vient des Antilles et fait des études de pharmacie. Suis-je amoureuse de lui ? Je ne le pense pas. En tous cas, il me plaît bien, c'est quelqu'un de gentil, qui respire la joie de vivre. Il habite avec ses deux frères et un copain dans une grande maison à la périphérie de la ville. Dans cette maison on rit, on écoute de la musique, on chante, on danse, on joue de la musique, on fait l'amour, la vie semble légère et facile. Mes premières relations sexuelles se passent agréablement. José est doux et attentif. Je ferai des passages dans cette maison mais je ne m'y installe pas. Je n'ai pas de projets avec José et peut-être que lui non plus n'en a pas avec moi.

Je sais maintenant que si j'ai choisi un jeune homme noir pour avoir mon premier rapport sexuel, ce n'est pas le fait du hasard. Bien sûr, il y avait un attrait pour le caractère exotique de cette relation mais surtout, comme moi, la bâtarde, il faisait partie d'une minorité qui faisait l'objet d'un rejet d'une partie de la société. Cela me rappelle qu'au cours de vacances chez ma grand-mère, j'avais flirté une après-midi avec un garçon également noir. Il faisait ses études au lycée agricole. Il y a fort à parier que ce fut le seul garçon noir du lycée et que j'avais dû me donner du mal pour le dénicher.

Un an et demi après mon séjour à Toulouse, je persiste dans mes choix : j'ai à nouveau un petit ami noir. Je me retrouve enceinte et je me fais avorter. Quarante ans plus tard, j'éprouve une certaine tristesse à l'évocation de cet avortement, qui pourtant s'était passé sans souffrances physiques et psychiques apparentes.

En écrivant sur ce séjour à Toulouse, je me rends compte que j'ai des images, plans fixes ou séquences courtes, d'événements de relations avec les autres et je repère un phénomène étrange.

C'est comme si j'ouvrais un sac où je retrouvais tous ces souvenirs pêle-mêle, sans pouvoir les articuler entre eux, repérer leur chronologie. Ils semblent correspondre à

une errance physique et psychique sans investissement dans un projet de vie. Seul compte l'instant présent. Je ne pense pas que ma mémoire soit fautive. Mes souvenirs sont le reflet du mode sur lequel j'ai vécu cette période de ma vie.

61

Cette vie en morceaux résonne comme en écho avec les années de ma petite enfance où je me suis retrouvée placée et déplacée d'un endroit à un autre, d'une relation à une autre, sans que ces changements puissent prendre un sens pour moi.

Alors que je suis en train d'écrire ces dernières lignes, je téléphone à un médecin que je vois une fois par an pour un suivi nutritionnel. Je fais le numéro de téléphone et j'entends le message suivant "le numéro composé n'est pas attribué". La nuit suivante je fais un rêve :

J'arrive à un rendez-vous avec ce médecin, c'est un homme. Il est absent : c'est une femme qui me reçoit. Je suis assise en face d'elle, la consultation commence. Elle ne me donne aucune explication sur les raisons de l'absence de mon médecin habituel, ni sur son éventuel retour pour le prochain rendez-vous.

A la fin du printemps 1965, je quitte Toulouse. Je n'ai plus rien à y faire. Pendant quelques semaines je vais travailler avec ma mère, tantôt dans le même secteur, tantôt dans un secteur différent. Sous une autre forme je continue mon errance.

Quand je ne travaille pas dans la même zone géographique qu'elle, je multiplie les aventures sexuelles sans lendemain.

Comme me le dira très justement ma marraine, (1) je suis prête à suivre le premier venu qui manifeste un intérêt à mon égard. Cependant, dans certaines de ces rencontres il y a une autre facette qui émerge.

Quand il s'agit d'un homme qui ne me plaît pas, j'en tire quelques bénéfices financiers. Dans ces épisodes de prostitution occasionnelle, j'éprouve de la haine à l'égard de ces hommes et en même temps un sentiment de triomphe : je les fais payer. C'est ma vengeance à l'égard des hommes de mon enfance et de mon adolescence qui m'ont rejetée ou traitée mal. C'est moi qui mène le jeu, il faut payer pour voir, pour toucher. Pour la satisfaction de leur désir sexuel, ils sont dépendants de moi. Bien sûr je ne suis plus dupe de ce triomphe apparent.

Dans ces histoires sordides, je laissais moi aussi des plumes. Mon image se détériorait. J'étais obligée de supporter le dégoût que j'éprouvais pour ces hommes qui ne me plaisaient pas. Pour le rendre plus tolérable, je buvais un peu plus que de raison. Je devais composer avec le fait d'être une personne qui se transformait en marchandise (2). Ma conduite allait à l'encontre de mes valeurs morales et de mes aspirations. Mon reflet dans le miroir me faisait honte mais je ne ressentais pas de culpabilité. J'avais droit à cette revanche même si au passage j'étais éclaboussée. Ces épisodes comportaient une dimension de défi, de lutte guerrière et d'auto-

destruction. J'ai eu besoin de quelques années et d'un long passage sur le divan pour pacifier mes relations avec les hommes.

(1) cf. page 33.
(2) cf. page 5.

Au mois d'août je retourne chez ma grand-mère et un soir, dans un bal de campagne, je fais la connaissance de l'homme qui sera mon premier amour de femme. C'est un jeune homme grand et solide qui joue au rugby. Il est ouvrier spécialisé dans une fonderie, il vit encore chez ses parents. Nos ébats amoureux ont lieu dans un hôtel de la petite ville toute proche où il habite.

Lui aussi est amoureux de moi, mais notre relation ne s'inscrit pas dans le temps. C'est comme si j'étais dans une sorte de dérive où je rencontre des êtres humains mais le courant me pousse plus loin et je les perds de vue. Durant les quatre années qui suivront, nos routes se croiseront à nouveau à plusieurs reprises mais le scénario restera le même : retrouvailles heureuses et séparation. Plus tard j'aurai de ses nouvelles par ma tante qui me dira qu'il s'est marié. L'évocation de cet homme engendre une certaine nostalgie : nostalgie de ma jeunesse passée, de cette histoire ratée ?

A la fin du mois d'août je rejoins ma mère et je me remets au travail. Je reprends mes aventures sans lendemain. Alors que nous logeons ensemble, je lui annonce que je sors avec un homme et que je ne rentrerai pas de la nuit. Elle n'est pas d'accord et il s'ensuit une dispute très violente où je me montre injurieuse. Nous sommes à la limite d'un affrontement physique. Finalement, je pars en claquant la porte. Je vais rejoindre l'homme avec lequel je devais passer la nuit. Le lendemain matin je lui demande de me déposer à la sortie de la ville, sur la route qui va en direction de Paris. Me voilà au bord de la route avec pour tout bagage les vêtements que j'ai sur moi. J'ai 50 francs dans la poche de mon ciré noir et pas de papiers d'identité.

J'éprouve à ce moment un formidable sentiment de liberté. Je pars pour ce qui sera peut-être ma grande errance et, cette fois, c'est ma décision.

Je rejoins Paris en auto-stop et je me fais héberger par mon amoureux transi, toujours prêt à m'accueillir.

Je cherche tout de suite un emploi mais pas n'importe lequel. Un emploi que je ne considère pas comme un vrai travail. Je réponds à une petite annonce où l'on propose des places de serveuses de bar dans la région du Nord. Je rencontre mes futurs employeurs à Paris et, comme je semble faire l'affaire, ils m'emmènent en voiture avec deux autres jeunes femmes, direction Valenciennes.

A l'arrivée, il y a une répartition des futures serveuses. Pour ce qui me concerne je vais dans un bar situé dans un petit village tout proche de Valenciennes.

La patronne a une quarantaine d'années, c'est la petite amie d'un des recruteurs. C'est une personne sympathique, chaleureuse et très dynamique. Je me sens tout de suite à l'aise dans ce nouvel environnement. Mon travail consiste à tenir compagnie aux clients avec lesquels je bois et je danse. Heureusement pour moi, un certain nombre de boissons qui me sont offertes finissent directement dans les plantes vertes ou dans l'évier du bar. Par ailleurs, il y a une bouteille spéciale pour les serveuses, qui est censée contenir du whisky. Certains clients ne sont pas dupes mais dans cette relation chacun joue sa partie. A cause de la personnalité de la patronne, il règne un climat de convivialité qui ne trouve pas uniquement son origine dans les rapports marchands qui sont instaurés.

Comme la patronne s'appelle Annie, je vais devoir changer une deuxième fois de prénom. Je vais devenir Kathy. Dans le bar il y a un juke-box où une des chansons à la mode débite une romance, en forme de déclaration d'amour, à une certaine Kathy. Pendant les quelques mois que je vais passer dans ce bar, je l'entendrai un

certain nombre de fois. Mes clients-soupirants en font un usage répété.

Au fil des mois, je découvre un échantillon relativement large de la population masculine. Différentes classes sociales sont représentées. Quelques personnages sont encore présents dans mes souvenirs. D'abord, un grand bonhomme,moustachu qui était représentant de commerce, galant et bien élevé ; il

me faisait une cour discrète mais assidue. Un fils de bonne famille, beau garçon, gentil et rieur. Il était fiancé et j'ai noué avec lui une sorte d'amitié amoureuse. Un jour je suis allée en sa compagnie m'acheter deux, trois robes. C'était un ami chaleureux et plein d'humour. J'ai eu aussi un soupirant romantique, il me faisait de grandes déclarations, les yeux mouillés de larmes, il poussait des soupirs et semblait désespéré. Comme je ne répondais pas à ses avances il a fini par se consoler avec une jeune femme du village qui travaillait aussi dans le bar. Nous n'avions pas la même place. C'est elle qui faisait les tâches ménagères, moi j'étais là pour le décor.

Il y avait aussi un colosse qui venait régulièrement avec son frère. Il buvait des litres de bière. Un jour, il nous a offert un spectacle à sa façon, il a cassé un verre et s'est mis à le mâcher. Un autre jour, il a cogné sur un autre client. Cet événement avait un caractère exceptionnel. Les bagarres étaient très rares et ne duraient pas longtemps. La patronne était une maîtresse-femme. Elle avait l'art et la manière de calmer les esprits. Elle gardait derrière le comptoir un gros gourdin dont elle n'aurait pas hésité à se servir en cas de besoin. Paradoxe apparent : quand son petit ami venait la voir, il la frappait, ce qui ne l'empêchait pas de poursuivre une relation avec lui.

Pendant cette période, j'ai trois histoires avec des messieurs. La première avec le patron d'une entreprise parisienne qui venait de temps en temps dans le Nord pour ses affaires. C'est un ami de la maison, il ne me plaît pas particulièrement mais il est intelligent, sympathique, très drôle et il a de l'argent. Nous irons dîner ensemble et passer une nuit à l'hôtel. On se reverra plus tard quand j'habiterai dans la région parisienne. Notre relation deviendra amicale.

Plus tard, j'ai une relation amoureuse avec un homme très mystérieux sur ses activités professionnelles. Nous sortons ensemble de façon épisodique. Je ne lui pose pas de questions. Comme à l'ordinaire, cette amourette n'a aucune inscription dans le temps, elle est vécue au présent.

J'ai une aventure d'une nuit avec un habitué du bar. Il dirige un centre équestre. Il ressemble à l'homme des bois de mes fantasmes de jeune adolescente. Il a le poil noir et abondant. Une certaine rudesse dans son comportement et ses propos masque une souffrance psychique profonde.

Bien entendu, je vais m'empresser d'en parler à mon amoureux habituel qui le prendra très mal. Nous allons néanmoins traverser cet orage et continuer à nous voir.

En tant que lieu de vie le bar remplit pour moi la même fonction que l'école religieuse, il me protège de l'errance. Je sors très rarement. Je loge dans une

chambre à côté de celle de la patronne, je prends mes repas avec elle. Le plus souvent nous sortons ensemble pour faire des courses, aller chez le coiffeur, au sauna.

Un jour où je fais quelques courses seule je rentre dans un grand magasin et je glisse deux ou trois produits de maquillage dans ma poche. Je suis repérée par un surveillant et je me fais arrêter. Ils n'appellent pas la police, je règle ce que j'ai volé et ils me laissent partir. Je vis cette situation comme très humiliante mais je ne me sens pas coupable.

De façon épisodique je vais continuer à voler dans les grands magasins, ma cible principale, ce sont les vêtements. Je ne me ferai plus jamais pincer. Je suis devenue plus prudente et plus astucieuse. Ce comportement finira par s'éteindre progressivement. Je pense qu'il trouvait sa source dans l'état d'insatisfaction massive qui avait, la plupart du temps, accompagné mon enfance et mon adolescence. C'était ma façon, certes inadaptée, de me venger en menant une sorte de guerilla contre cette société de bourgeois qui avait refusé de me faire une place.

A un niveau inconscient ce n'était pas tant la société dans sa globalité qui était visée mais plutôt des personnes, pour une fois c'était la forêt qui cachait l'arbre (1).

Dans ce bar, j'ai un ange gardien qui essaie de veiller sur moi à sa façon. C'est le jeune homme de bonne famille avec lequel j'ai des relations amicales. Il trouve que ce bar n'est pas un milieu correct pour moi et me propose d'aller travailler chez des gens qu'il connaît et qui tiennent un motel. Il est situé en pleine campagne, le long d'une route nationale.

Il s'agit de faire un vrai travail. Il n'est plus question de tenir compagnie aux clients, de boire et de danser avec eux. Je sers au comptoir et au restaurant et je participe aux tâches ménagères. Dans cet emploi je ne resterai pas plus de quelques jours. Je déclare forfait et je pars pour Béthune où, dans un bar de nuit, on cherche une hôtesse.

La clientèle est d'un niveau social aisé. Le travail est le même que dans le bar précédent mais l'ambiance est différente. Il manque la chaleur et la convivialité qui règnent dans le précédent. Les relations sont strictement marchandes. On est là pour pousser le client à consommer un maximum.

Les conditions de logement sont très mauvaises. J'occupe une chambre mansardée

sans chauffage. Le matin une fine pellicule de glace se forme dans la bassine dans laquelle je suis censée faire ma toilette.

(1) D.W. Winnicott, *La tendance anti-sociale IN Deprivation et delinquance*, Payot,1994.

Au bout de quelques jours, je repars à Valenciennes où je loue une chambre dans un petit hôtel.

En travaillant dans ces deux bars j'ai trouvé un moyen de faire payer les hommes sans leur accorder plus que ma compagnie, d'exprimer mon hostilité à leur égard. Cependant, cette position médiane entre travail réel et prostitution franche ne m'amuse plus. Je commence à m'ennuyer et à penser à mon avenir. Je ne sais pas ce que je veux faire de ma vie mais je ne m'imagine pas continuant à occuper cette place d'hôtesse de bar, même si sur un plan narcissique elle présente quelques avantages.

En occupant cette place, certes ambiguë, je me suis mise dans une fonction d'accueil et d'écoute. La plupart des hommes qui venaient dans ces bars ne venaient pas seulement pour passer un moment excitant ou dans l'espoir d'avoir une relation sexuelle avec une fille qu'ils considéraient comme facile. Ils étaient là aussi pour qu'on les écoute parler de leur vie, de leurs rêves, de leurs chagrins, de leurs insatisfactions.

Il me semble possible que cette expérience dans les bars ait constitué les prémices de la position que j'ai choisi d'assumer vingt ans plus tard, en devenant psychanalyste.

Je travaille maintenant dans un service de prévention spécialisée. Il m'arrive de réaliser des entretiens avec des adolescents ou des adultes dans des cafés proches des lieux où ils sont accueillis habituellement. J'utilise sans difficulté le café comme cadre pour ces entretiens. Cette aisance pourrait bien trouver son origine dans l'expérience d'hôtesse de bar que j'ai vécue dans ma jeunesse.

Pendant les quelques jours où je vais rester dans ce petit hôtel, je ne cherche plus de travail. Je reste enfermée dans ma chambre, ne sortant que pour m'acheter à manger.

J'ai un choix à faire, je suis très angoissée. J'ai absolument besoin de me retirer provisoirement dans un terrier avant de pouvoir bouger.

Finalement, je décide de partir pour la Corrèze.

En pleine nuit, je m'arrête en gare de Brive où j'ai un changement de train. Comme j'ai deux, trois heures à attendre, je vais prendre un pot au buffet de la gare. Là je rencontre trois garçons de mon âge avec lesquels je me mets à discuter. Je les trouve sympathiques, ils jouent tous les trois au rugby, c'est le sésame pour que je me sente en confiance avec eux.

Comme j'ai du temps devant moi j'accepte d'aller prendre un pot avec eux dans un bar de la ville. Seulement, la voiture va sortir de la ville et prendre le chemin de la campagne. Il s'agit maintenant de coucher avec eux trois. Comme ils n'exercent pas sur moi de violences physiques mais jouent la carte de l'intimidation, profèrent des menaces au cas où je ne céderais pas, les pourparlers commencent. Je finis par leur dire que je suis d'accord pour coucher avec eux mais qu'il faut que deux d'entre eux sortent pendant que je reste avec le troisième pour faire l'amour. Je choisis celui avec lequel je reste. Qu'est-ce que je lui ai dit ? Je n'en ai plus aucun souvenir. En tous cas, quand les deux autres reviennent, il y a une légère altercation entre eux et nous reprenons le chemin de la ville. Je passerai le reste de la nuit avec celui que j'avais choisi. Quand nous nous retrouvons tous les deux, je m'effondre en larmes.

J'avais mené une vie sexuelle très débridée. Néanmoins, ce qui m'avait semblé intolérable dans cette situation c'était d'avoir des relations sexuelles sous la contrainte, de me sentir prise dans un piège.

Je comprends très bien qu'une femme prostituée puisse porter plainte pour viol.

Après cette aventure éprouvante je finis par arriver à bon port. Je vais rester quelques jours chez ma grand-mère, je cherche du travail.

Dans la rubrique “offres d’emploi” du journal “La montagne” je vois que le Ministère de la Justice, service de l’éducation surveillée (1), recrute des éducatrices contractuelles. Je pose ma candidature et, le 16 mai 1966, je débarque à Paris où je commence à travailler comme éducatrice. J’ai trouvé l’institution idéale pour avoir un point d’ancrage fort qui me protège d’une nouvelle dérive physique.

Sous la protection de l’éducation surveillée j’ai l’encadrement et les repères solides dont j’ai besoin pour réussir mon insertion professionnelle.

(1) Appellation actuelle : Protection Judiciaire de la Jeunesse

Et après

A vingt ans passés de quelques mois, je me retrouve au sein de l'éducation surveillée, elle-même chapeautée par le Ministère de la Justice. Le cadre institutionnel tient bon et malgré quelques excentricités de ma part, je m'y fais ma place. J'obtiens mon diplôme d'éducatrice spécialisée et je suis titularisée.

Néanmoins, si mon parcours professionnel se poursuit sans accroc majeur ma vie personnelle reste très chaotique.

Il me faudra quelque temps pour prendre conscience de mon mal-être. J'en rejette d'abord toute la responsabilité sur les autres, sur mon environnement d'enfant et d'adolescente. Enfin, je finis par me dire qu'il faut que je fasse un travail sur moi-même si je veux avoir une vie plus heureuse.

De façon simultanée je renonce à mon statut de fonctionnaire pour trouver un emploi dans le secteur associatif. Je commence des études de psychologue et une psychanalyse.

J'exerce d'abord comme éducatrice spécialisée puis comme formatrice de travailleurs sociaux.

A l'approche de la quarantaine, je commence à travailler comme psychanalyste. Peu à peu, la pratique clinique va prendre la place occupée par les activités de formation.

Ma vie sexuelle et amoureuse perd son caractère chaotique. Je rencontre l'homme

avec lequel je vis aujourd'hui.

Cette suite à mon histoire que je viens de vous brosser à grands traits je ne vais pas en faire le récit maintenant. Je vais laisser passer quelques années. Je vous propose un nouveau rendez-vous, que j'espère pouvoir honorer, dans une dizaine d'années.